

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1935

THÈSE

N°

772

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PRÉSENTÉE PAR

Xavier BERGERON

Né le 22 Février 1910, à TOUL (Meurthe-et-Moselle)

LA BALNÉATION
A TRAVERS LES AGES

Président : M. TANON, Professeur.

PARIS
VIGOT FRÈRES, ÉDITEURS
23, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 23

1935

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1935

THÈSE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PRÉSENTÉE PAR

Xavier BERGERON

Né le 22 Février 1910, à TOUL (Meurthe-et-Moselle)

LA BALNÉATION
A TRAVERS LES AGES

Président : M. TANON, Professeur.

PARIS
VIGOT FRÈRES, ÉDITEURS
23, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 23

1935

I. — Professeurs

MM.	
Anatomie	ROUVIERE.
Physiologie	Léon BINET.
Physique médicale.....	STROHL.
Chimie médicale.....	DESGREZ.
Bactériologie	Robert DEBRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale.....	BRUMPT.
Pathologie médicale et générale.....	BAUDOUIN.
Pathologie chirurgicale.....	CHEVASSU.
Anatomie pathologique.....	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale.....	TIFENEAU.
Thérapeutique	HARVIER.
Hygiène et médecine préventive.....	TANON.
Médecine légale.....	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.....	LAINEL.
Pathologie expérimentale et comparée.....	LAVASTINE
Hydrologie thérapeutique et climatologie.....	FIESSINGER.
	Maur. VILLARET
Clinique médicale.....	LOEPER.
	CARNOT.
	CLERC.
Hygiène et clinique de la première enfance.....	Marcel LABBE.
Clinique des maladies des enfants.....	LEREBOULLET.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale....	NOBECOURT.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.....	H. CLAUDE.
Clinique des maladies du système nerveux.....	GOUGEROT.
Clinique des maladies infectieuses.....	GUILLAIN.
	LEMIERRE.
Clinique chirurgicale.....	CUNEO.
	GOSSET.
	GREGOIRE.
Clinique ophtalmologique.....	LENORMANT.
Clinique urologique.....	TERRIEN.
	MARION.
Clinique d'accouchements.....	BRINDEAU.
	COUVELAIRE.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique.....	N.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie.....	OMBREDANNE
Clinique thérapeutique médicale.....	RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologique.....	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale.....	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique.....	SERGEANT.
Clinique de la Tuberculose.....	BEZANÇON.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte.....	MATHIEU.
	HOVELACQUE
Professeurs sans chaire.....	MULON.
	OLIVIER.
	VERNE.
	MOCQUOT

II. — Agrégés en exercice

MM.		MM.	
BENARD Henri	Pathologie médicale.	GAYET	Physiologie.
BERNARD Et...	Pathologie médicale.	GROND	Histologie.
BOULIN	Pathologie médicale.	HAGUENAU ...	Pathologie médicale.
BULLIARD	Histologie.	HALPHEN	Oto-rhino-laryngologie
CATHALA	Pathologie médicale.	HAZARD	Pharmacologie
CHEVALLIER ..	Pathologie médicale.	HUGUENIN	Anatomie pathologique
DOGNON	Physique.	JOANNON	Hygiène.
FEY	Urologie.	LABBE Henri...	Chimie biologique.
GALLIARD	Parasitologie.	LACOMME	Obstétrique.
GASTINEL	Bactériologie.	LANTUEJOL ..	Obstétrique.
DE GAUDART ..	Pathologie chirurgicale	LAROCHE Guy.	Pathologie médicale.
D'ALLAINES.			

MM.

LEMAIRE Pathologie expérimentale.
 LEVEUF Pathologie chirurgicale.
 LEVY (M^{me} J.).. Pharmacologie.
 LEVY-VALENSI. Neurologie et Psychiatrie
 MOREAU Pathologie médicale.
 MOULONGUET . Pathologie chirurgicale.
 MOUQUIN Pathologie médicale.
 OBERLING Anatomie pathologique.
 PETIT-
 DUTAILLIS. Pathologie chirurgicale.

MM.

PIEDELIEVRE . Médecine légale.
 PORTES Obstétrique.
 RICHEL Physiologie.
 SANNIE Chimie biologique.
 SENEQUE Pathologie chirurgicale.
 TROISIERS Pathologie expérimentale
 TURPIN Pathologie médicale.
 VIGNES Obstétrique.
 WILMOTH Pathologie chirurgicale.
 BESANÇON (J.) Hydrologie.

III. — Agrégés rappelés à l'exercice pour le service des examens

MM.

ALGLAVE Pathologie chirurgicale
 BUSQUET Pharmacologie.
 CHAILLEY-
 BERT..... Physiologie.

MM.

LEROUX Anatomie pathologique.
 NEVEU-
 LEMAIRE.... Parasitologie.

IV. — Agrégés chargés de cours de clinique annexe à titre permanent

MM.

ABRAMI
 ALAJOUANINE .
 AUBERTIN
 BRULE
 CHABROL
 CHIRAY
 DONZELOT
 DUVOIR
 LIAN
 VALLERY-RADOT
 (Pasteur).
 SEZARY
 } Clinique médicale.

MM.

BASSET
 BROCC
 CADENAT
 GATELLIER
 HEITZ-BOYER .
 MOURE
 QUENU
 SCHWARTZ
 VELTER
 ECALLE.....
 GUENIOT
 LE LORIER.....
 LEVY-SOLAL ..
 METZGER
 } Clinique chirurgicale
 } Clinique obstétricale.

V. — Chargés de cours

MM.

FREY Stomatologie.
 CHAILLEY-BERT, agrégé. Education physique.
 LEDOUX-LEBARD Radiologie clinique.
 WEIL-HALLE Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE
LE CAPITAINE F. BERGERON

Tombé au Champ d'Honneur

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE
MONSIEUR LE PROFESSEUR TANON

Qui a bien voulu me faire le grand
honneur de présider cette thèse.

A MON JURY DE THÈSE

A MONSIEUR LE DOCTEUR NAVARRE

Sous-Directeur de l'Institut d'Hygiène de Paris

Professeur à l'Ecole de Médecine de Caen

En remerciement pour l'aide qu'il a
bien voulu m'apporter dans l'élabora-
tion de ce travail.

A MONSIEUR LE DOCTEUR L. MARMASSE

Médecin-Chef de l'Hôtel-Dieu de Blois

En hommage de respectueuse gratitude.

A MA FAMILLE

A MES AMIS

La Balnéation à travers les âges

INTRODUCTION

« La Propreté, écrivait il y a quelques années, Michel Lévy (Encyclopédie d'hygiène et de médecine publiques), n'est pas une affaire de luxe et de bien-être : c'est une question d'hygiène. »

« Les hygiénistes, écrivait d'autre part Cazalet, se sont toujours accordés à dire que la propreté n'est pas seulement utile au corps, qu'elle a également une grande portée morale. Elle conduit, en effet, à l'amour de l'ordre, au respect de soi-même et des autres, à la régularité de la conduite et à la décence des mœurs. »
« Elle est au corps, disait La Rochefoucauld, ce que l'amabilité est à l'âme. »

Quelle fut l'attitude de nos ancêtres devant cette importante question d'hygiène ? C'est ce que nous allons voir en essayant de tracer le tableau de la balnéation au cours des âges.

PREMIÈRE PARTIE

La Balnéation dans l'Antiquité

CHAPITRE PREMIER

LES PEUPLES ANCIENS

L'homme sauvage, errant nu, exposé aux intempéries de l'air et à la rigueur des saisons, dut s'accoutumer de bonne heure à plonger son corps dans l'eau des sources et des rivières pour le débarrasser des impuretés qui le souillaient ; c'est un de ces besoins instinctifs commandés par la nature, auxquels a de tout temps obéi l'être humain, et dont il ne cherchait pas à s'affranchir.

La Mythologie rapporte à **HERCULE** l'invention des bains chauds, et dans maints endroits de la Grèce ancienne, les édifices où ils se trouvaient étaient consacrés au dieu qui représentait aux yeux de ses fidèles, la vigueur physique. Sur des monnaies de « *Therma* », station fondée au nord de la Sicile par les Carthaginois, on voit, d'un côté, la tête d'Hercule, et de l'autre les Nymphes qui, pour complaire à Minerve, firent jaillir la source destinée à réparer les forces du héros qu'elle protégeait. Une monnaie d'Himère représente également Hercule recevant sur son épaule l'eau que verse le masque de lion d'une fontaine. On a d'ailleurs découvert nombre de bas reliefs, de pierres gravées, d'inscriptions, où Hercule est réuni aux Nymphes et partout considéré comme présidant aux sources chaudes. Suivant une autre légende, c'était Minerve elle-

même ; suivant une troisième, Vulcain, qui avait fait couler aux Thermopyles sur le bord de la mer, les sources sulfureuses où Hercule, le premier, retrempa ses forces : d'où l'on a nommé certaines eaux thermales « bains d'Hercule ».

Peut-être ne faut-il voir pareillement dans l'histoire d'Eson rajeuni par les bains médicaux de MÉDÉE, qu'une description allégorique de la propriété qu'ont certaines sources d'entretenir et de fortifier la santé.

Que dit Ovide :

« O fleuves ! O Vallons ! O Terre ! qui produis
Les sucs qui tant de fois ont montré qui je suis ;
Vents légers, lacs profonds, antres creux et funèbres,
Et vous, dieux, qui des bois habitez les ténèbres,
Dieux de l'antique nuit, je vous appelle tous ;
Agissez, il est temps.

...Il me faut par des charmes puissants,
Ramener un vieillard à la fleur de ses ans,
Et rendre à son vieux sang une chaleur nouvelle. »

(Préparatifs de Médée
pour un sacrifice magique — OVIDE.)

Les vertus de la *fontaine de Jouvence* étaient jadis bien connues. Il existait, à vrai dire, plusieurs fontaines de ce nom. Les deux plus célèbres se trouvaient à Patræ et à Argos ; c'étaient simplement des sources ferrugineuses dont tout le merveilleux consistait à donner plus de force et de vie aux femmes atteintes de pâles couleurs, et la légende nous rapporte qu'HÉBÉ, déesse de la jeunesse, en fit un usage fréquent.

Ovide se plaît à représenter DIANE, au retour de longues chasses, invitant ses Nymphes à se baigner avec elle dans les eaux des fontaines voisines, afin d'y puiser de nouvelles ressources d'énergie, et les Muses imitèrent son exemple, car, dans sa « Théogonie », Hésiode

nous dit : « Après avoir baigné dans les eaux du Permesse, de l'Hippocrène ou de l'Olinus sacré, leurs membres délicats, elles formaient des danses sur les sommets de l'Hélicon. »

Maintes sources thermales relevaient des Naïades. En Elide, sous le nom d'Anigrides, elles permettaient au fleuve Anigre de guérir les maladies de peau. La cure était particulièrement rapide. Il suffisait au malade, après avoir offert dans une grotte un sacrifice, de traverser la rivière à la nage ; ses squames, écailles, croûtes et autres débris furfuracés l'avaient abandonné quand il abordait l'autre rive. Sous le nom de « Goniades », c'était encore elles qui autorisaient la rivière Cythérion, également en Elide, à guérir les maladies des femmes. Chez les Ligures, la déesse Estérelle possédait aussi une fontaine qui rendait fécondes celles qui venaient s'y baigner... On pourrait citer ainsi de nombreux exemples tirés de la Mythologie, mais ces quelques faits suffisent amplement à montrer quelle préoccupation nos ancêtres accordaient à l'eau dont ils estimaient l'existence aussi nécessaire à la vie que l'air lui est indispensable.

Dès la plus haute antiquité, l'homme a pris des bains naturels d'eau douce ou salée. Les chasses des temps préhistoriques, les fuites éperdues devant les animaux puissants l'obligèrent à affronter l'eau, et la natation fut, sans doute, une des nécessités primitives de son adaptation au milieu cosmique. Les soins de propreté s'accrurent avec le souci de la dignité humaine, et les religions des civilisations anciennes ordonnèrent comme un devoir indispensable de fréquentes ablutions.

Du reste, chez tous les peuples anciens, les vête-

ments étaient de laine et la transpiration rendait nécessaire la pratique fréquente des bains.

M. de Morgan a découvert, au cours de ses fouilles en Chaldée, une baignoire qui paraît remonter à la plus haute antiquité.

Le « Brahmakarmasamaptam » (livre saint des Hindous) renferme quelques prescriptions balnéaires que nous retrouvons dans la Bible et qui sont recommandées après tout attouchement avec une personne souillée pour cause de mort ou de menstruation.

Les ablutions liturgiques étaient très fréquentes chez les Hindous et l'ablution matinale était prescrite par les règles religieuses. Le « Rig Veda » nous apprend aussi que, très anciennement, l'habitude de plonger les enfants dans l'eau chaude immédiatement après la naissance, était devenue générale dans l'INDE.

M. Jullius Jolly rapporte que, chez ces anciens peuples, les bains passaient pour favoriser l'appétit et qu'ils étaient préconisés contre l'impuissance, les démangeaisons, la fatigue, la sueur, la soif, la chaleur, etc...

Les bains chauds et les lotions chaudes n'étaient jugés recommandables que pour la partie inférieure du corps ; ils étaient nuisibles au contraire pour les parties supérieures. Enfin, l'emploi des bains était contre-indiqué en cas de flatulence, de rhume de cerveau, d'indigestion, ainsi que d'une manière générale après les repas.

Les EGYPTIENS paraissent avoir été très attentifs aux soins de l'hygiène. La législation sacerdotale était très sévère pour la propreté corporelle des prêtres qui devaient prendre un bain deux fois par jour et deux fois par nuit et porter des vêtements parfaitement blancs. D'autre part, de nombreux documents permettent d'affirmer que les bains dans le Nil étaient d'usage très

fréquent. A l'époque de la Guerre de Troie, on peut même supposer qu'ils possédèrent des établissements de bains, puisque Homère dit que Ménélas rapporta d'Égypte des baignoires en argent.

En l'absence d'une documentation très précise, nous sommes obligé, si nous voulons connaître la balnéation chez les peuples anciens, d'étudier d'abord les pratiques balnéaires du peuple juif dont la tradition écrite est relativement riche.

En prescrivant des mesures hygiéniques, Moïse ne s'est pas servi de la religion seulement comme but, mais comme moyen. Il avait entendu surtout édicter des règlements qui profitassent à la santé publique.

Ces règlements s'imposaient dans un pays chaud où les vents d'Est soulèvent et emportent des nuages de sable et de terre. C'est apparemment pour ce dernier motif qu'il ordonna au peuple les bains et les ablutions. Il ne les avait présentés comme autant de pratiques religieuses, que pour qu'on s'y soumit sans résistance et les prêtres étaient chargés de veiller à leur observation la plus scrupuleuse.

On prescrivait et on accomplissait, ainsi qu'en témoignent les textes, des ablutions froides du visage, des mains et des pieds le matin, des mains et des pieds seulement le soir.

Les prescriptions médicales relatives aux bains qu'on doit offrir aux hôtes sont répétées comme étant extrêmement importantes, en différents endroits des livres sacrés. Abraham et son neveu Loth offrent un bain à leurs hôtes, à l'exemple des Égyptiens et des Ghibéonites qui pratiquaient le même devoir d'hospitalité. Pour montrer la façon dont ces lois étaient comprises, il est intéressant de noter la prescription de R. Huna, d'après laquelle la femme, lors même qu'elle possédait

une dot lui permettant d'avoir quatre domestiques et de diriger la maison en restant assise, avait le devoir de laver le visage, les mains et les pieds de son mari. Les ablutions précédant les repas sont strictement et fréquemment prescrites et le fait qu'a noté Preuss présente quelque intérêt : à savoir que le lavage des mains avant le repas est considéré comme un devoir religieux, tandis que le lavage des mains après le repas n'est regardé que comme un devoir de « respect envers des personnes ou des choses », par conséquent comme un devoir qui n'est pas strictement religieux.

D'après les prescriptions bibliques, aucun fidèle ne pouvait entrer dans le temple sans être « pur », c'est-à-dire sans s'être imposé un bain s'il avait été en contact avec des choses ou des personnes impures, ou s'il avait commis des actions entraînant l'impureté corporelle. De même, avant de se livrer à l'étude de la loi — devoir quotidien — tout Hébreu devait prendre un bain. Le bain était également de rigueur après chaque émission.

D'après les sévères prescriptions de la Bible, l'état « d'impureté » dans lequel se trouve la femme à la suite d'une perte de sang par les organes génitaux, ne constitue pas seulement pour elle un empêchement absolu à l'accomplissement de ses devoirs religieux au temple, mais encore à toute relation avec son mari. Les Babyloniens interdisent de même à l'homme le contact avec une femme qui a ses règles ; une fois celles-ci finies, un sacrifice expiatoire est prescrit. La Bible décrète la peine de mort contre l'homme qui a cohabité avec une femme au moment de son « impureté ». Bien qu'on ait des raisons de croire que cette mesure draconienne ne fut pas exécutée, elle n'en signifie pas moins l'importance accordée aux prescriptions hygiénico-religieuses.

L' « impureté » ne s'arrête pas avec l'hémorragie. La purification ne saurait avoir lieu que par un bain rituel. Le bain rituel qui est de la plus grande importance dans toute l'histoire sociale du peuple a été considéré comme une prescription tellement essentielle que même après la destruction du temple et la dispersion des Hébreux, il n'y eut pas une communauté religieuse, si petite qu'elle fût, qui ne veillât à cons- qui est de rigueur même pour les néophytes désireux truire, en même temps que le peuple, ce bain rituel d'embrasser la religion d'Israël. La loi prescrit que le corps soit plongé dans l'eau ; qu'on doit avoir au préalable, retiré tous ses vêtements et toutes ses parures, et qu'avant le bain rituel, le corps ait été soigneusement nettoyé. C'est toujours la même idée qui donne naissance aux prescriptions concernant le contact avec toute chose impure. Quiconque était entré dans une maison dans laquelle il y avait un mort était considéré impur pendant sept jours et devait être lavé avec « l'eau de la purification » le troisième et le septième jour dans un bain spécialement réservé à cet usage.

CHAPITRE II

LES GRECS

L'hygiène occupait une place très importante chez les anciens Grecs et « Pallas Minerva ou Hygie » était rangée au Panthéon Hellénique parmi les trois dieux suprêmes de la médecine, qui seuls possédaient le mystère de la vie et de la santé des mortels.

Dès les temps les plus reculés, la Grèce connut les bains *chauds* qu'elle consacra à Hercule. Homère décrit à plusieurs reprises dans l'Odyssée, les bains que prennent divers personnages de son poème, et toujours dans des termes analogues. On entre dans des grandes cuves d'airain, puis des femmes, nymphes, captives, la fille même de l'Hôte, font couler sur la tête et sur le corps des flots d'eau tiède, que suivent des onctions avec des huiles ou des essences parfumées. Ce sont en définitive de véritables affusions, et quand on examine ce que disent les auteurs de l'antiquité, aussi bien en Grèce qu'à Rome, il ne paraît pas que ce fut l'usage alors de se plonger dans une baignoire pour y demeurer tranquille comme nous le faisons aujourd'hui. Le bain par immersion avec séjour prolongé n'était pas employé à cette époque.

Les héros d'Homère ne prennent pas que des bains chauds ; ils se baignent aussi dans le fleuve. Hélène se plonge dans l'Eurotas ; Nausicaa fait baigner Ulysse

par ses suivantes avant de le mener à son père, roi des Phéaciens :

« Elles mènent Ulysse dans un lieu couvert, comme la princesse l'avait ordonné, mettent près de lui le linge, la tunique et les autres habits dont il avait besoin, lui donnent une fiole d'or où il restait encore assez d'essence, et le pressent de se baigner dans le fleuve.

Alors Ulysse prenant la parole leur dit : « Belles nymphes, éloignez-vous un peu, je vous prie afin que je nettoie moi-même toute l'écume dont je suis couvert, et que je me parfume avec cette essence ; il y a longtemps qu'un pareil rafraîchissement n'a approché de mon corps ».

Cependant Ulysse se jette dans le fleuve, nettoie l'écume qui était restée sur son corps, essuie sa tête et ses cheveux et se parfume ; il met ensuite les habits magnifiques que la princesse lui avait fait donner... (Odyssée. Livre VI).

Avant l'arrivée d'Ulysse, Nausicaa et ses compagnes s'étaient déjà baignées dans l'eau où elles venaient de tremper leurs vêtements : « Quand ils furent bien lavés, ces nymphes les étendirent sur le rivage de la mer, que les ondes avaient recouvert de petits cailloux. Elles se baignèrent et se parfumèrent, et en attendant que le soleil eût séché leurs habits, elles se mirent à table pour dîner » (Odyssée. Livre VI).

Ces quelques exemples suffisent à montrer que les bains froids étaient également usités en Grèce depuis les temps les plus reculés ; le bain chaud, d'ailleurs, n'était permis qu'aux athlètes et aux guerriers pour se délasser des fatigues des expéditions ou des combats.

Le bain se prenait d'habitude avant le repas. On faisait usage comme nous venons de le voir, de cuves de grandes dimensions où le baigneur se tenait de-

bout, tandis qu'on pratiquait des affusions sur son corps. (Plus tard, ces cuves firent place à de grands bassins simulant une coupe supportée par un ou plusieurs pieds et alimentée par un conduit d'eau pratiqué dans le mur. Ce sont ces bassins qu'on rencontre le plus souvent dans les peintures sur vases représentant des scènes de bains).

Dans les temps primitifs de la Grèce antique, le bain était sévèrement interdit aux femmes et aux enfants. Seuls les Phéaciens, réputés pour leur amour du plaisir, s'adonnaient à l'usage quotidien du bain chaud, auquel répugnaient les Spartiates dont le rigorisme se serait mal accommodé de ces pratiques.



Quand furent abrogées les lois Athéniennes qui interdisaient l'établissement de bains publics dans l'enceinte de la ville et recommandaient les bains froids et la natation, de nombreux *établissements* furent édifiés, où le peuple put se rendre à toute heure du jour. Il y avait en outre, des entreprises particulières où l'on se baignait moyennant une redevance.

La jeunesse Athénienne ne tarda pas à faire des salles de bain son séjour habituel et à transformer ces établissements en lieux de plaisir où l'on soupait quelquefois, et où l'on se livrait, avant et après le souper, aux exercices et aux distractions de toute espèce. Aussi, se plaignait-on qu'ils fussent plus fréquentés par les jeunes gens que les palestres, au grand détriment des bonnes mœurs.

Bientôt ces établissements se multiplièrent et vers le premier siècle de l'ère Chrétienne, il y avait dans chaque ville des bains publics. Le tarif était des plus modiques : deux chalques ou le quart d'une obole ;

les étrangers acquittaient un droit plus élevé. Chacun portait avec soi, l'huile, les terres grasses, la soude et autres ingrédients utiles, ou se faisait accompagner d'un esclave qui avait l'attirail nécessaire sur le dos, ainsi que les onguents, le linge. Le tenancier de l'établissement était toujours prêt à fournir les ustensiles et accessoires de toilette, et des peintures sur vases anciens nous montrent suspendus au mur des bains, les strigiles pour racler la peau, les éponges enfermées dans des sacs et les fioles d'huile parfumée.

Dans les maisons riches, les personnes invitées trouvaient toujours une pièce pour faire leur toilette ; il eût été de la dernière inconvenance de se présenter dans la salle du festin, sans être entièrement parfumé.



A une période plus avancée, les bains devinrent une dépendance des *gymnases*.

Au début, des aires à ciel ouvert, situées au bord d'un ruisseau et entourées de bouquets d'arbres suffisaient pour ces exercices ; plus tard, furent construits des édifices spéciaux, les gymnases, dont la forme la plus simple consistait en une cour ouverte, environnée de portiques à colonnes, et flanquée de compartiments couverts. On s'exerçait à la lutte et au saut dans la cour, on luttait dans des enceintes fermées.

Les gymnases devinrent de bonne heure une nécessité de la vie grecque et ne tardèrent pas à se répandre dans la plupart des villes.

Dans sa disposition primitive, le gymnase comprenait :

- a) Une salle réservée aux exercices des jeunes gens.
- b) Des bains auxquels était annexée une étuve.
- c) Ensuite venait la garde-robe où l'on quittait ses vêtements.
- d) Enfin, la pièce où l'on soignait le corps des lutteurs.

Les baigneurs prenaient place dans des récipients disposés par terre ou enfoncés dans le sol, puis se faisaient arroser après le bain, avec de l'eau froide, soit par un de leurs compagnons, soit par un serviteur attaché à l'établissement. On passait ensuite dans la pièce où l'on se faisait étriller, puis frictionner avec l'huile ; on s'habillait dans la garde-robe.

Quand l'habitude fut devenue générale du bain chaud, on le prit avant le bain froid : l'on se plongeait dans l'eau chaude ou on se la faisait répandre sur le corps.

D'autres fois, on provoquait la sueur en se tenant dans une étuve, sèche ou artificiellement remplie de vapeurs, par l'aspersion d'eau sur des cailloux, des morceaux de fer incandescents, ou le pavé du bain fortement échauffé : le bain de vapeur était déjà connu.

*
**

Les *athlètes* faisaient un fréquent usage du bain. Le plus souvent, ils avaient recours aux bains d'eau froide, pendant toute la durée de leur noviciat, ou préparation aux jeux publics.

Les frictions, en même temps qu'elles donnaient de la souplesse aux muscles, délassaient les lutteurs de leurs fatigues. On faisait usage pour les onctions soit d'huile, soit d'un onguent fait à l'aide de cette huile, mélangée à une certaine quantité de cire et de pous-

sière ; on obtenait de la sorte une espèce de cérat, d'où le nom de céroma qu'on donnait au lieu où les athlètes se faisaient oindre.

C'étaient les officiers de palestres (aliptes ou unc-tores) qui pratiquaient les onctions, à moins que les lutteurs ne se rendissent le service de se frictionner mutuellement. Ils mettaient toute leur habileté à faire pénétrer l'huile dans les pores de la peau, en obligeant les athlètes à respirer pour favoriser cette pénétration.

Si au début la profession d'alipste fut abandonnée à des esclaves, plus tard leurs fonctions furent remplies par des personnages plus élevés dans l'échelle sociale, qui dirigeaient et surveillaient l'éducation des athlètes, leur donnaient des avis sur la façon de vivre, les conseillaient sur leur santé, remplissaient en un mot l'office de médecins.

Après s'être convenablement huilés, les lutteurs s'enduisaient de boue : il s'en trouvait toujours dans le palestre. Ils se contentaient parfois de se couvrir de sable et de poussière afin, nous apprend LUCIEN « que leur adversaire eût plus de prise et que la main ne coulât pas sur l'huile ou sur la sueur ». Après la lutte, ceux qui avaient pris part s'empressaient de procéder à un décapage du corps à l'aide du « strigile » puis chacun se rendait ensuite au bain, pour achever le nettoyage.



La *balnéothérapie* était-elle connue des Grecs ? Pour répondre à cette question le « Traité du régime dans les maladies aiguës » d'Hippocrate nous renseignera. Voici les recommandations que nous trouvons :

« Les bains dans beaucoup de maladies, pour les unes quand ils sont fréquents, pour les autres quand

ils sont rares conviennent très bien. Il arrive souvent qu'on les emploie peu, faute des ustensiles nécessaires chez les particuliers... Le malade ne doit pas entrer au bain (immédiatement) après avoir pris quelque bouillie ou quelque boisson ; il ne doit pas non plus en prendre immédiatement après en être sorti... Le bain calme les douleurs de côté, celles de la poitrine, celles du dos ; il cuit les crachats, en facilite l'expectoration. Il rend la respiration plus aisée, enlève les lassitudes, car il assouplit les articulations et amollit la peau. Il est diurétique, il dissipe la pesanteur de tête, il rend coulant le phlegme qui doit sortir par le nez. Tels sont les avantages attachés au bain pris avec toutes les précautions convenables ; mais si on omet une ou plusieurs de ces précautions, il est à craindre que le bain ne nuise plus qu'il ne serve, car chaque omission faite par les serviteurs peut occasionner un grand mal. Le bain ne convient dans les maladies ni à ceux qui ont le ventre extraordinairement humide (qui ont de la diarrhée) ni à ceux qui l'ont extraordinairement resserré et qui ne peuvent pas évacuer, ni aux malades affaiblis, ni à ceux qui ont des nausées, ni à ceux qui ont des vomissements, ni à ceux qui regorgent de bile, ni à ceux qui ont des hémorragies du nez, à moins qu'elles ne soient pas aussi abondantes qu'il le faudrait, et l'on en connaît la mesure ; si donc l'hémorragie n'est pas suffisante, on fera bien de donner le bain, soit à tout le corps, soit à la tête seulement, suivant qu'on le juge convenable. Quand toutes les commodités sont réunies, et que le malade paraît devoir bien se trouver du bain, il faut l'y mettre chaque jour, et même, ce ne serait pas une chose nuisible que d'en donner deux par jour à ceux qui les aiment ».

Au contraire d'Hippocrate, Aristote n'a écrit que

peu de choses sur les bains, bien qu'il ait fait un petit livre sur les eaux thermales. Il n'était pas partisan des bains l'hiver et préférait en cette saison les frictions à l'huile chaude « pour éviter les frissons et les changements trop brusques ». Il les autorisait au contraire l'été « parce que la saison est sèche et qu'on n'a pas à craindre les refroidissements ».

On construisit souvent des temples près d'endroits où se trouvaient des sources ou des eaux minérales où l'on soignait les malades (Iketæ). Pausanias nous fait visiter l'un d'eux : « l'Antre Trophonius ». Les Iketes étaient placés dans un petit bâtiment dédié à la bonne chance, et là, ils étaient astreints à des bains chauds tous les jours, à une propreté austère et à une diète tout à fait hygiénique. Avant que le malade fût descendu dans la grotte mystérieuse, des prêtres le conduisaient à la rivière, où ils le baignaient convenablement, après l'avoir oint d'huile. Il était ensuite conduit par les prêtres à deux autres sources d'eau, la source de Léthé et celle de la mémoire où il buvait de l'eau en abondance. Nous voyons ainsi que dans les « Iatroea » renommés, les bains occupaient une place importante comme moyen principal de thérapeutique hygiénique.

Hérodote, dans son livre sur les agents médicaux externes nous parle à son tour des bains d'eaux minérales en insistant sur la nécessité qu'il y a à doser les bains :

« Pour toutes les eaux minérales, dit-il, on observera une certaine mesure de temps. Par exemple, si on se propose de continuer le traitement par ces eaux pendant trois semaines, on commencera par se baigner pendant une demi-heure et on augmentera peu à peu la durée du bain, de manière à arriver exactement à deux heures vers le septième jour : on s'en

tiendra à cet espace de temps jusqu'à la fin de la seconde semaine ; après cela, on diminuera de nouveau dans la même proportion et on s'arrêtera à la mesure par où l'on avait commencé en redescendant en sens inverse : en effet, il ne convient pas, ni de rester longtemps dans l'eau dès le commencement de la cure, ni de s'en tenir jusqu'à la fin au même espace de temps, parce qu'il est utile de commencer et de quitter le traitement dans des proportions déterminées, de la même façon dont nous augmentons les exercices pour revenir ensuite au point de départ. Si ces bains ne produisent pas tout l'effet qu'on s'était promis, il faut y recourir à plusieurs reprises ». Et il ajoute pour terminer : « Puisque beaucoup de gens du monde croient que les eaux minérales chaudes contribuent à conserver la santé et que, pour cette raison, ils en usent sans mesure et sans direction, à leur détriment bien entendu, ainsi que cela est naturel, il importe de leur faire abandonner cette fausse opinion ; toutefois, s'il y a de ces eaux à portée, on peut s'en servir au lieu de bains ordinaires.

CHAPITRE III

LES ROMAINS

Les Grecs ne poussèrent jamais aussi loin que les Romains les raffinements dans l'art de se baigner. Il n'est pas douteux toutefois que les habitudes grecques aient influencé les pratiques des Romains et que les Gymnases grecs aient servi de *modèle* aux établissements du même genre, dont on retrouve tous les jours d'imposants débris. Les colonies grecques étaient nombreuses sur les côtes d'Italie et de Sicile, et les Romains durent emprunter à ces immigrants de fraîche date, leurs coutumes et leurs mœurs.

*
**

Sous la République, les thermes n'existent pas encore. « Au dire de ceux qui ont décrit les coutumes de la vieille Rome, conte SÉNÈQUE, on se lavait chaque jour les bras et les jambes pour enlever les souillures contractées par le travail, mais l'ablution du corps entier ne se renouvelait qu'une fois la semaine aux jours de marché ». A cette époque on ne se souciait guère que l'eau fût claire, puisqu'elle ne servait qu'à « décrasser » ; on la voulait seulement d'une température convenable ; c'est pourquoi les étuves de Scipion étaient fort mal éclairées ; les Romains d'alors

étant persuadés que l'eau pouvait rester chaude dans l'obscurité.

Aux âges primitifs de Rome, la pièce où l'on se baignait était une chambre quelconque (*lavatrina*), placée dans le voisinage de la cuisine, afin d'avoir à sa portée de l'eau chaude quand on en avait besoin. Plus tard seulement, on songea à affecter un local spécial pour le « *Balnéum* » ; encore ce local était-il à l'origine dépourvu de tout luxe, à en juger par la description que SÉNÈQUE fait du bain de Scipion où, dit-il « des fentes taillées dans le mur pour recevoir le jour tenaient lieu de fenêtres ». Quelquefois le bain, tout en ayant les mêmes dispositions, comprenait trois pièces dans l'une desquelles on plaçait un fourneau : c'était un perfectionnement. Un peu plus tard, nouveau progrès : le bain fut construit au-dessus d'un souterrain rempli d'air chaud. L'on imagina mieux encore : des conduits couraient dans les murs, répandant dans toute la maison une chaleur douce et uniforme. MÉCÈNE avait même fait installer chez lui une piscine chaude, où plusieurs personnes pouvaient prendre place. Cette piscine était généralement revêtue en stuc et pourvue d'un rebord dallé en marbre ; on y descendait par des marches. L'eau versée par un masque appliqué au mur, s'écoulait au dehors par un conduit. La piscine était en plein air, mais au-dessus d'elle, un toit supporté par des colonnes servait à abriter le baigneur des rayons du soleil. A l'extrémité de la galerie était un foyer où l'on pouvait faire chauffer les aliments ou les boissons qu'on prenait dans le bain ; enfin, un local distinct était réservé pour les onctions.

D'une manière générale, les appartements consacrés aux bains étaient établis dans la partie la plus reculée de la maison. On se serait gardé de les placer

au nord, exposition réservée au cellier et on évitait avec soin la présence de caves dans le voisinage, de peur que des émanations n'aillent altérer le goût du vin.

Vers la fin de la République, apparaît, sous l'impulsion d'Agrippa, le *bain de vapeur* ; c'était une installation indépendante des bains, constituée par une étuve sèche (*laconicum*). Les habitués du *laconicum* dédaignaient la façon commune de se baigner ; ils transpiraient à sec dans l'étuve, puis prenaient ensuite un bain froid ou une douche froide. Nous retrouverons désormais ce mode de bain, un peu modifié, annexé aux grands établissements publics que Rome construira dans la suite.

*
**

A quelle époque apparurent à Rome les *thermes*, ces somptueux édifices en comparaison desquels nos établissements de bain actuels paraissent si peu de chose ?... Les historiens ne sauraient le dire avec précision. Leur apparition et leur généralisation furent certainement liées au problème de la distribution de l'eau. Or, ce n'est que vers l'an 441 de la fondation de Rome, qu'on réussit pour la première fois à faire venir l'eau du territoire de Tusculum, au moyen d'un aqueduc, construit par les soins du censeur Appius Claudius. Il ne faut pas oublier que Rome était, en effet, presque entièrement construit sur des collines, et il n'est pas étonnant que les Romains aient mis si longtemps à triompher des difficultés considérables qu'ils avaient devant eux.

Les aqueducs se multiplièrent dans la suite et l'on bâtit un certain nombre de thermes qui furent au début d'une très grande simplicité.

Sous les empereurs seulement, les Romains commencèrent à donner à ces bâtiments l'air de magnificence et de grandeur, dont les vestiges qui nous sont restés nous donnent la saisissante expression.

Les thermes les plus célèbres furent ceux d'Agrippa, de Néron qui y fit conduire non seulement des eaux douces, mais encore l'eau de la mer ; ceux de Caracalla où trois milles personnes pouvaient se baigner en même temps ; enfin ceux de Dioclétien qui surpassaient tous les autres en grandeur et en somptuosité.

Ces thermes comprenaient non seulement des bains comme leur nom l'indique, mais encore une multitude d'autres établissements d'utilité et de plaisir qui pouvaient d'ailleurs se trouver dans des établissements séparés, tels que les « Palestres, Gymnases, Sphœristères, Exèdres, Xistes, Ephébéés ».

On ne saurait mieux faire pour étudier la composition des thermes que d'écouter la description que PLINE fait des bains de « Mamurra » qui, dit-il, est celle de tous les bains en général, les mêmes besoins ayant commandé les mêmes dispositions.

« Les bains de mon Hôte, dit PLINE, sont auprès de la Basilique, de l'Exèdre et du Sphœristère ; ils ne s'en trouvent séparés que par une petite cour pavée en mosaïque, entourée d'un péristyle en colonnes octogones, et à l'entrée de laquelle est un Baptistère, grand bassin où l'on prend quelquefois le bain froid en commun. Un toit léger, supporté par deux colonnes en avant-corps, couvre le Baptistère. Des peintures représentant des arbres chargés de fruits, des rivières où toutes sortes de poissons semblent nager dans la profondeur des eaux, ornent les parois des portiques.

La première pièce où l'on entre en quittant la cour est une salle nommée Apodytère, nom formé d'un

mot grec qui signifie dépouiller, parce que c'est là que l'on quitte ses vêtements.

De l'*Apodytère*, on passe dans le *Frigidaire*, autre salle où l'on trouve encore un Baptistère pour le bain froid, quand on ne veut pas le prendre en plein air. L'une des extrémités du *Frigidaire* se termine par un hémicycle au centre duquel gît la cuve de bain, « *Labrum* ou *Solium* », entourée d'un petit espace clos par un pluteus ou mur d'appui. Des pilastres, des niches, des statues, décorent le pourtour de l'hémicycle, dont le soubassement, formé par un double rang de gradins, s'appelle *Schola*, l'école, parce que c'est là que ceux qui assistent au bain sans y prendre part, ou qui attendent qu'il y ait place dans la cuve, viennent s'asseoir pour converser. Entre l'école et la cuve, il reste un chemin, *Alveus*, pour circuler autour des baigneurs. Le *Frigidaire* reçoit son jour par en haut, de sorte que les corps n'y projettent point d'ombre.

Le bain tiède, *Tépidaire*, suit immédiatement le frigidaire ; à peu près carré et terminé aussi par une école, il est muni de deux grands bassins si larges, que l'on pourrait aisément y nager. Comme on n'entre guère dans le *Tépidaire* que pour s'y baigner, son Ecole sert essentiellement aux baigneurs, soit pour s'essuyer quand ils se contentent du bain tiède, soit pour se reposer en sortant de la pièce suivante où l'on prend le bain de vapeur, et que pour cette raison l'on nomme sudatoire ou caldaire.

Le sudatoire est circulaire, entouré de trois gradins et garni tout à l'entour de niches étroites, contenant chacune un siège. Un réservoir d'eau bouillante occupe le milieu de la salle. Il fournit des tourbillons d'une vapeur qui se répand partout, monte en nuages épais vers la voûte de forme hémisphérique, recouverte en

stuc, et s'y engouffre avec violence. Elle s'échappe au sommet par une ouverture étroite, fermée avec un bouclier rond, en airain, qui se manœuvre d'en bas à l'aide d'une chaîne ; on l'ouvre comme une soupape quand la chaleur devient trop suffocante.

Je n'oublierai de ma vie la première fois que je suis entré dans un sudatoire, ajoute *PLINE* ; saisi par les flots de la vapeur, haletant, palpitant, poussant de gros sanglots, je crus que j'allais étouffer. L'air mêlé de feu et d'humidité que l'on respire en ce lieu ne laisse pas un seul endroit du corps en repos ; il le secoue, il le remue jusque dans ses moindres parties ; on se croirait presque dans le foyer d'un incendie ; la température de ce bain est si brûlante que l'on pourrait condamner à être baigné vif un misérable vaincu de quelque crime.

Le *sudatoire* et sa cuve sont chauffés par un fourneau extérieur nommé *Laconicum*. Ses flammes circulent sous le pavé qui est porté par une multitude de petits piliers, et au moyen de canaux conducteurs, jusque dans l'épaisseur des murs.

Un *Eléothèse* ou *Unctoire*, lieu dans lequel se déposent les parfums, complète avec quelques autres petits cabinets et avec le *sphœristère* dont j'ai parlé dans ma lettre précédente, l'ensemble des bains de *Mamurra* » (*PLINE*).

Ajoutons que ces établissements étaient en général doubles, les uns pour les femmes, les autres pour les hommes ; les deux bains chauds se joignaient de fort près, afin qu'on pût échauffer par le même fourneau l'un et l'autre, et on aura une idée exacte de la disposition intérieure des bains de Rome à cette époque.

*
**

Après avoir étudié le plan des thermes, voyons maintenant comment les Romains *comprenaient* les

bains. Disons tout de suite que tout ce qui était frictions et onctions tenait une grande place chez eux. On ne saurait s'en faire une idée plus exacte qu'en reprenant le récit de *PLINE* : « Au sortir de la cuve ou sudatoire, le baigneur s'étend sur une espèce de lit de repos, et un jeune masseur (ce sont des enfants ou des ennuques qui remplissent ces fonctions, surtout pour des citoyens qui ont des esclaves), un masseur dis-je, commence par lui presser tout le corps, par lui masser, lui pétrir pour ainsi dire la chair, par lui assouplir les articulations. Ensuite, il passe aux frictions ; la main armée d'un strigile, grattoir de corne ou d'ivoire, ou d'un métal plus ou moins précieux, creusé en cuillère et cintré de manière à s'appliquer aisément sur la rotondité des membres, il frotte vivement la peau et détache toutes les impuretés que la transpiration a pu y faire amasser. Ces frictions durent assez longtemps et pour qu'elles ne deviennent pas douloureuses, il faut que le frictionneur soit doué d'une grande habileté. Cette opération est suivie de la dépilation des aisselles, que l'aliphte ou le parfumeur pratique, soit au moyen de petites pinces, soit à l'aide d'un onguent composé de graines de saule noir américain, avec égal poids de litharge. L'onction suit les frictions ; le patient est légèrement oint d'abord avec un liniment de saindoux et d'ellébore blanc qui a la vertu de faire disparaître les démangeaisons et les échauboulures ; puis avec des huiles et des essences parfumées, contenues dans de petites ampoules de cornes de taureau ou de rhinocéros. On l'essuie ensuite avec des étoffes de lin ou d'une laine fine et douce, et tout est fini. Alors, il s'enveloppe dans une gausape d'écarlate, espèce de grande toge velue en dedans ; ses esclaves viennent l'enlever, le mettent dans une litière fermée et le ramènent chez lui : voilà

pour les riches ou les demi-riches. Les pauvres, continue PLINÉ, se contentent d'une simple friction avec la main, ou bien d'une autre plus économique encore, qu'ils s'administrent eux-mêmes, en s'aidant des murailles contre lesquelles ils se frottent les parties du corps que leurs mains ne sauraient atteindre facilement ; cela suffit à ces petits plébéiens qui ne sont pas, en général, d'une propreté fort recherchée, et dont la plupart ont pour habitude de se « moucher sur le bras ».

Si les onctions, frictions, massages, pétrissages, constituaient pour beaucoup la partie essentielle des bains, il n'en ressort pas moins que la plupart prenaient successivement bain froid, bain tiède, bain chaud et bain de vapeur, puis redescendaient ensuite la gamme des températures avant de reprendre contact avec l'air extérieur. La perception d'un quadrant à l'entrée des thermes donnait droit à ces différentes pratiques et la plupart s'y soumettaient au dire de PLINÉ qui ajoute que d'après les habitudes générales, se plonger dans l'eau froide ou dans l'eau chaude ce n'était pas se baigner.

Quelques baigneurs en effet, modifiaient le nombre des actes du bain ou en *intervertissaient* l'ordre. Certains se contentaient de lavages ou d'affusions dans le Caldarium, d'autres se livraient exclusivement à des exercices de natation dans le Frigidarium. D'autres enfin, n'avaient recours qu'à l'étuve. C'est ainsi que MARTIAL écrit : « Si les habitudes des Lacédémoniens (le Laconicum ou étuve sèche était ainsi nommé, parcequ'on attribuait son invention aux Lacédémoniens), te conviennent, tu peux te contenter des vapeurs sèches et te plonger dans l'eau froide de la Vierge ou de Marcia ». Cette pratique, si dangereuse qu'elle fût, était certainement en usage. PÉTRONE dit en effet :

« Nous sommes allés aux bains, et lorsque nous fûmes bien en sueur, nous nous rendîmes au bassin d'eau froide » et GALLIEN conseille même cette pratique : « En sortant de l'eau chaude, on se jettera dans l'eau froide, puis on se fera essuyer la sueur ». Ces pratiques imprudentes expliquent le vers de JUVÉNAL :

« Hinc subitæ mortes, atque intestata senectus. »

Malheureusement, disent les anciens, en dépit des nombreux accidents qui se produisaient sous leurs yeux, « les enragés » n'y voyaient pas d'avertissement et n'en continuaient pas moins leur dangereuse pratique.

*
**

Le bain, on vient de le voir, constituait une des occupations favorites des Romains. « Personne, écrit MARTIAL, ne dédaigne ces établissements ; à côté du pauvre plébéien, on y voit d'illustres citoyens et des riches de second ordre : seulement ces derniers s'y rendent accompagnés de leurs clients. L'heure générale est depuis midi jusqu'au soir ». La seconde moitié de la journée était en effet occupée à Rome, à entretenir les forces du corps et à rechercher tout ce qui pouvait lui procurer bien-être et délassement. C'était d'ailleurs une nécessité de propreté, car le linge de corps n'étant pas encore connu, l'amplitude de la toge donnait un accès facile à la poussière et dès trois heures, la foule s'empressait aux thermes où le son d'une clochette indiquait que les établissements étaient ouverts au public.

Au temps de la République Romaine, non seulement les sexes, mais encore les âges étaient séparés ; un père ne se baignait pas avec son fils, ni un gendre avec son beau-père. Le service était fait par des hommes

ou par des femmes selon que le bain recevait l'un ou l'autre sexe.

Il n'en fut pas toujours ainsi, et peu à peu les bains se transformèrent en *lieux de plaisir*. SUÉTONE nous dit : « Depuis quelques années, se baigner n'est plus un besoin, mais une passion. On prend le bain plusieurs fois par jour... Avec la propension des Romains à tout porter à l'extrême, je ne sais pas où cela s'arrêtera ».

Les excès ne tardèrent pas en effet à prendre des proportions considérables, et peu à peu, la morale et la santé publiques se trouvèrent gravement compromises. Les empereurs Adrien, Marc-Aurèle et Alexandre-Sévère, essayèrent de réagir, mais leurs efforts furent vains. Cette situation devait persister jusqu'au vi^e siècle. C'est alors que l'empereur Justinien s'attacha à faire rigoureusement observer l'ancienne législation sur les bains publics, et il ajouta des prescriptions nouvelles : non seulement la séparation des sexes fut maintenue dans les établissements publics, mais on veilla à ce que la même séparation existât dans les bains particuliers. De plus, le baigneur reçut l'obligation de dénoncer au magistrat toute maladie dont il s'apercevait, afin que l'on prît des mesures en conséquence. Les objets dont ils s'étaient servis ne servaient pas à d'autres par crainte de la contamination. Enfin, on écarta avec soin les lépreux et tous ceux qui étaient atteints de maladies contagieuses, parce que, dans les bains, les maladies se transmettaient beaucoup plus facilement que partout ailleurs. Toutes ces mesures dictées par la sagesse ne tardèrent pas à porter leurs fruits ; il est à regretter seulement qu'elles n'aient pas fait leur apparition plus tôt ; peut-être eussent-elles évité la décadence de l'empire romain.



Il est évident que l'organisation savante des bains romains pouvait, dans bien des cas, rendre service à la *thérapeutique*.

PLINE, *le naturaliste*, raconte que pendant 600 ans le bain fut la seule médication qu'aient employée les Romains. Les médicaments ne furent introduits à Rome qu'au II^e siècle par les médecins grecs au grand désespoir de CATON qui, dans sa haine de la pharmacie, écrivait un jour à son fils : « Une fois pour toutes, je t'interdis les médecins ! »

Dès que les Romains eurent pris l'habitude des bains compliqués, leurs médecins ne manquèrent pas d'utiliser ce précieux moyen de thérapeutique physique. ASCLÉPIADE, par exemple, prescrivait les bains chauds accompagnés de frictions, dans le tétanos et l'obstruction intestinale. Mais CELSE, le premier, posa d'une façon formelle les indications et les contre-indications de la balnéothérapie : « Le bain, dit-il, est salulaire pour deux raisons ; car quelquefois après que la fièvre a cessé, il contribue au rétablissement de la santé en mettant le malade en état de prendre plus de nourriture et de boire du vin ; quelquefois aussi, il fait cesser la fièvre. On l'ordonne communément lorsque la peau qui couvre la superficie du corps a besoin d'être relâchée, qu'il faut attirer les humeurs corrompues qui croupissent dans les parties internes et changer l'habitude du corps.

Dans les fièvres périodiques, il y a deux temps propres pour se baigner : l'un est immédiatement après le frisson, et l'autre après que l'accès de fièvre a cessé. Quant à ceux qui ont été longtemps affligés de fièvres lentes intermittentes, ils ne doivent se baigner qu'après que l'accès a entièrement cessé, ou du moins

lorsqu'il est considérablement diminué et que le corps est dans un aussi bon état qu'on peut espérer dans cette forte maladie ».

Les bains ont aussi des effets sur l'appareil digestif. Avant de prescrire un bain, le médecin doit s'attacher à bien connaître le tempérament du malade, car pour CELSE les bains pris avant les repas constipent, mais pris après « rendent les évacuations plus faciles ». Contre la diarrhée il ordonnait des bains chauds continuels. Les bains servaient encore à combattre les coups de chaleur et les refroidissements, mais ils étaient défendus aux phthisiques et aux personnes faibles.

Contrairement à CELSE, GALIEN redoute l'usage des bains pour les diarrhéiques et les interdit aux malades de l'appareil digestif : en tout cas, pas de bains « pour ceux qui ont de la tendance aux vomissements et des angoisses dyspeptiques ». Quant aux bains froids, il ne les prescrit qu'après 25 ans. Il semble en effet que les enfants Romains, au moins vers la fin de la République et sous l'Empire aient surtout pris des bains chauds.

Les Romains, au dire de PLINE, paraissent avoir préféré de beaucoup les eaux thermales à celles qui étaient simplement minérales, ce qui, ajoute l'auteur, doit tenir à l'usage fréquent des bains chauds qui faisaient partie de leur vie domestique. Néanmoins, ils ne les méconnaissaient point, bien au contraire et PLINE en reconnaît une grande variété. Il en distingue de froides, de tièdes, de chaudes à divers degrés, de sulfureuses, d'alumineuses, de salines, de nitreuses, de bitumineuses, d'acidulées, de ferrugineuses, de gazeuses, etc..., d'autres où se combinent ces divers éléments. Quant à leurs vertus médicales ou autres, on le trouve plus varié encore. Il indique des eaux

purgatives ou dépuratives, de stomachiques, de fortifiantes ; d'autres, efficaces dans les cas de goutte, de sciatique, de paralysie, de fractures, de luxations, de blessures, d'ulcères ; d'autres puissantes contre les fièvres, les douleurs de tête, les affections des yeux, des oreilles, la pierre, la gravelle, les maladies cutanées, la stérilité des femmes, la démence, etc...

Il ajoute que les Romains savaient également tirer parti au point de vue thérapeutique de la vapeur qu'exhalent les sources chaudes, et CELSE nous apprend qu'on l'utilisait dans un établissement thermal de Baïes, célèbre à cette époque par la beauté de son site et le résultat merveilleux des cures que l'on y faisait. Nous voyons enfin que chez les anciens comme de nos jours, la médecine trouvait un remède salulaire dans les boues que forment certaines eaux minérales.

Ces eaux minérales peuplèrent l'Olympe de nouveaux dieux, les sources thermales étant regardées comme sacrées, et la terre, de villes nouvelles (exemple : Baïes, Pouzzoles). Parmi les eaux célèbres de cette époque, il faut mentionner celles de Capoue, les eaux qu'on appelait « Albulæ » à présent : Bagni di Tivoli, lesquelles guérissaient les blessures et qu'Auguste fréquentait pour soulager les affections nerveuses ; les eaux de Sinnessa aujourd'hui : « Mondragone », ville campanienne connue pour la puissance de ses eaux contre la stérilité, et enfin les eaux dites « Cicéronianæ » salutaires pour les yeux.



Quel fut le sort de la balnéation et la balnéothérapie en particulier, durant la *période Gallo-Romaine* ?

Après avoir soumis la Gaule par la puissance de

leurs armes, les Romains en avaient achevé la conquête, tant en lui imposant leurs arts, leurs coutumes, que leurs institutions et leurs lois.

La rudesse native des vieux Celtes s'adoucit au contact d'une civilisation plus raffinée, et chez ce peuple essentiellement assimilable, moins d'un siècle après, la fusion était à peu près complète... Sans parler des temples, des théâtres, des cirques et autres monuments qui avaient transformé leurs bourgades en autant de cités romaines, il n'était pas de centre de population un peu important qui ne possédât des thermes, agencés sur le modèle des thermes antiques.

Les historiens de la ville de Paris s'accordent à dire que les ruines connues sous la dénomination de « thermes de Julien » faisaient partie d'un vaste édifice construit par les Romains lorsqu'ils eurent élevé Lutèce au rang de Municipie, et l'examen de ces ruines permet d'inférer qu'ils s'agissait de bains publics.

Durant toute cette période, la balnéothérapie fit de grands progrès. Si l'on consulte les écrits d'ORIBASE, médecin palatin de l'empereur Julien (355 après J.-C.), on constate qu'à cette époque la connaissance des eaux minérales naturelles était très avancée et l'on peut mesurer la distance parcourue depuis les affirmations timides de PLINE sur le même sujet.

« L'action des bains dans des eaux minérales naturelles, écrit ORIBASE, est beaucoup plus efficace et beaucoup plus puissante que celle des bains dans des eaux artificielles. Il y a dans les eaux minérales, des différences dues à la nature du terrain traversé. Il y a des eaux alcalines, il y en a de salines, il y en a qui contiennent de l'alun, du soufre, du goudron, du cuivre, du fer, il y en a enfin qui contiennent des combinaisons dues à plusieurs de ces substances. Les eaux minérales ne sont pas appropriées à la cure des

maladies aiguës, mais à celle des maladies chroniques et particulièrement de celles causées par les refroidissements et par l'humidité. Les eaux alcalines et salines sont recommandables pour les rhumes de cerveau et pour les rhumatismes à la poitrine ; on peut les conseiller aussi à ceux qui souffrent de l'estomac et aux hydropiques ; elles sont bonnes en cas d'œdème et sont utiles aux lymphatiques. Les bains d'alun sont à conseiller pour ceux qui crachent le sang, pour ceux qui sont sujets à des vomissements et pour ceux qui souffrent d'hémorroïdes. Les bains minéraux sont aussi très utiles aux femmes dont les règles sont irrégulières ou douloureuses.

Les autorités écrites, géographes, historiens, poètes, marbres antiques ont pu constater l'existence de sources minérales fréquentées au temps de la domination Romaine. Beaucoup de villes durent leur importance, souvent même leur existence, à la source bienfaisante qui sortait du sol sur lequel elles étaient assises. Ainsi, la « carte de Peutinger » établie au m^e siècle, indique en Gaule divers établissements d'eaux thermales dont les lieux sont encore renommés de nos jours pour leurs eaux, actuellement de Bourbonne, Bourbon-l'Archambault, Aix-en-Provence, Aix-les-Bains, etc... Mais la carte de Peutinger est loin d'indiquer tous les établissements de ce genre existant sous la domination romaine. Il n'est pas jusqu'à de modestes eaux ferrugineuses dont les vertus curatives n'aient alors été connues et appréciées, et les débris de constructions, trouvés près de ces sources, dans des lieux isolés et à peine connus, attestent qu'elles n'avaient point échappé à nos ancêtres.

DEUXIÈME PARTIE

La Balnéation en France

CHAPITRE PREMIER

LA BALNEATION SOUS L'ANCIEN REGIME

« On impute la lèpre, écrit MICHELET, aux Croisades, à l'Asie. L'Europe l'avait en elle-même : la guerre que le Moyen Age déclara et à la chair et à la propreté devait porter son fruit... Cette société subtile et raffinée craint toute purification comme une souillure. Nul bain pendant mille ans ».

Telles sont les paroles d'un homme qui a pris rang parmi les historiens. Une telle affirmation s'appuie-t-elle sur des bases solides ? Il n'en est rien et la témérité de cette assertion prend même des proportions gigantesques. Il suffira de quelque développement pour en juger.

*
**

Dans les premiers temps du Christianisme, *l'Eglise* déconseille non pas le bain, mais ce qui implique une différence, la fréquentation des *établissements* de bain. Pourquoi ? La raison en est bien simple. Nous avons vu en effet, que les bains publics s'étaient progressivement transformés en lieux de plaisir, et cette débauche que les empereurs Adrien, Marc-Aurèle et Alexandre-Sévère cherchèrent inutilement à combat-

tre, le Christianisme naissant lui déclara une guerre acharnée. Nous avons vu précédemment les sages mesures de l'empereur Justinien. D'après le Code qui portait son nom (Codex Justinianus) la fréquentation d'un bain public était pour une femme, un motif de répudiation. Mais si l'on part de ces faits pour conclure que l'Eglise s'est attaquée à l'usage du bain en général, on commet une grave erreur. Se priver de bains était même pour les premiers Chrétiens une œuvre méritoire. Qu'il suffise de rappeler que les Ascètes considéraient cette privation comme une pénitence. C'est ainsi que l'Archevêque de Cologne, Bruno (965) ne se baignait que rarement. Udalrich, évêque d'Augsbourg (913) ne se baignait qu'à certains jours de fête. Sainte Agnès (1077), mère de l'empereur Henri IV ne se baignait jamais, et Sainte Marguerite, fille du roi de Hongrie, Bilas IV, que rarement (1271).

Mais ces ascètes n'étaient qu'une minorité, car les pasteurs des premiers temps du Christianisme ne défendaient jamais formellement d'user des bains.

Un passage de Saint AMBROISE le permet aux séculiers comme remède hygiénique. Saint JÉRÔME donnait seulement le conseil aux moines, aux jeunes filles, aux veuves, d'éviter la fréquentation des bains publics.

Tout au début du Moyen Age, l'Eglise, par la voix du Pape, Saint GRÉGOIRE LE GRAND, dit expressément (parce que des fidèles lui avaient demandé la raison pour laquelle certains prédicateurs leur interdisaient les bains le dimanche) :

« Si la luxure et la volupté sont le mobile qui fait rechercher les bains, nous ne permettons ceux-ci ni le dimanche ni un autre jour ; si au contraire on le prend parce que le corps en a besoin, nous ne le défendrons

pas, même le dimanche, car il est écrit : « Personne ne hait sa propre chair, mais chacun la nourrit et la soigne ». Et en même temps il est écrit : « Ne soignez pas votre corps par esprit de concupiscence ». Ainsi l'apôtre qui défend de soigner son corps par concupiscence, permet de le faire par besoin de santé. En effet, si c'était un péché de se laver le corps le dimanche, n'en serait-ce pas un de se laver le visage ce jour-là ? Si cette action est permise pour une partie du corps, pourquoi ne le serait-elle pas pour le reste ? » (Si pro luxuria ac voluptate quis lavari appetit, hoc fieri nec reliquo quolibet die concedium si autem, pro necessitate corporis, hoc nec dominicorum die prohibemus).



Le conseil précédemment cité de Saint JÉRÔME, d'éviter la fréquentation des bains publics, fut strictement suivi par les religieux. Cependant la pratique des bains était ordinaire dans les *couvents*, dès les temps les plus reculés. C'est ainsi que sur le plan du célèbre couvent de Saint-Gall, on trouve mentionnée une installation de bains (*balneatum*) pour les élèves, les serviteurs et les malades. Ils se trouvent en partie à côté des cuisines, en partie à côté des chambres à coucher.

Des bains étaient également *construits* dans le célèbre couvent de Farfa et parmi les papes « constructeurs » citons Saint Hilaire (464), Symmachus (514), Grégoire IV, qui donnèrent l'exemple en construisant des bains à proximité des basiliques.

Nous savons aussi que nombre de couvents étaient installés à proximité des sources thermales et que Dagobert I^{er} abandonna en 676 à celui de Weissenfels, les bains construits par les Romains. Beaucoup

plus tard en 1420, les abbés bénédictins devaient être avertis par leur provincial d'avoir à construire des bains dans leurs couvents et jusqu'au xvi^e siècle, la plupart possédaient des bains pour les clercs et les pauvres, et l'usage en était gratuit.

Dans les monastères, l'usage des bains fut réglementé par les conciles. En 803, le Concile d'Aix-la-Chapelle répétant le principe émis par Saint GRÉGOIRE LE-GRAND, décrète que les religieux dont la santé réclamera ce soin pourront se baigner au commencement du Carême, qu'il sera fait ample provision de baignoires (*copiæ balnearia*) et que les membres de la communauté se laveront le corps chacun en particulier, se rendant toutefois les uns aux autres les services nécessaires.

Peu de temps après, en 817, une assemblée des principaux abbés de France, tenue au même lieu dans le palais de Louis le Débonnaire, décida que l'usage des bains dans les couvents serait réglé par les prieurs de chacun d'eux.

Des statuts sur ce point, rédigés par Laufranc au xi^e siècle, nous apprennent comment les choses se passaient dans les maisons soumises à son autorité : un ancien moine devait avoir soin que tout fût prêt au lieu où les religieux prenaient les bains et qu'il y eût des serviteurs pour les assister ; il avertissait ensuite les frères qui ne pouvaient s'y rendre que depuis Primes jusqu'à Complies. Arrivés au bain, après s'être fait raser, ils se retiraient chacun dans un petit réduit fermé d'un rideau ; ils trouvaient là une espèce de cuve appelée Tine (*tina*) dans laquelle ils prenaient le bain en silence.



Dans la seconde partie du Moyen Age, les bains froids et chauds sont tellement entrés dans les *habitudes* de toutes les classes que les établissements balnéaires sont soumis à des droits seigneuriaux, à l'instar des moulins, forges, débits de boissons, etc... (« *Idem ulricus et sui successores legitimi stubam balnei liberam possidebit* », charte de l'empereur Henri IV, 1270. *Omnes census, judicia, salinas, stubam balnearem...* », charte de l'évêque de Mayence, 1325). Dans les franchises des villes, on spécifie le privilège de tenir des bains, et sur ceux-ci l'on impose des redevances héréditaires.

Le bain fait partie, à cette époque, de la plupart des cérémonies qui élevaient l'homme en dignité. On baignait le clerc élevé à la prêtrise, on baignait l'écuyer qui devenait chevalier. Et cette cérémonie, malgré sa signification symbolique, n'en représentait pas moins un acte réel et elle jouait un rôle de première importance dans la réception des chevaliers nommés de « l'Ordre du bain ». On se baignait encore dans une multitude de circonstances : après une fatigue, un combat, un retour de voyage, en sortant de prison ; en un mot toutes les fois où il était nécessaire de rétablir ses forces.

« *Si fatigatio accidit in itinere, cum ad pervenerit, per unam horam quiescat ; deinde balneum intret, et in eo maneat donec caro lenis et rubea fiat.* »

L'eau des bains était préparée dans une marmite spéciale, chauffée à feu nu et additionnée de lessive que l'on obtenait en lavant des cendres. L'usage du savon, dont Charlemagne faisait ample provision pour son emploi personnel, est plus rare, bien que mentionné dès le *viii^e* siècle. Plus tard on s'en servit en-

core et les meilleures sortes en venaient de Venise. La plupart des gravures qui nous représentent des scènes de bain au Moyen Age, qu'il s'agisse du « bain de l'Hôte » ou du bain en commun », nous montrent qu'on se servait alors de sortes de cuves en bois à contour arrondi ou ovalaire désignées communément sous le nom de « cuves-baigneresses » ou de cuviers, sortes de baquets, dont on retrouve fréquemment la description dans les contes et fabliaux de cette époque, et qui, suivant les cas, permettaient de prendre le bain assis ou bien debout ; on s'en servait également pour y plonger l'enfant dès sa naissance avant de le confier à la chambrière. La plupart étaient minuscules ; néanmoins leur usage devait persister bien longtemps encore, puisque nous les retrouverons dans les baigneries luxueuses du xvi^e siècle, comme nous les représentent les estampes et les manuscrits de cette époque.

*
**

Jusqu'au commencement du xii^e siècle, l'usage des *bains de vapeur* avait presque complètement disparu. On les voit reparaître à cette époque importés sans doute d'Orient par les Croisés qui, pendant leur séjour en Palestine, avaient dû contracter cette habitude et la conserver une fois rentrés dans leurs foyers. Peu à peu la vogue s'en accrut et les étuves publiques se multiplièrent. On prétendait que les bains de vapeur étaient capables de préserver des maladies contagieuses comme la lèpre, tandis que l'on redoutait la contagion par les baignoires. Vu leur bon marché, les bains étaient fréquentés par tout le monde, jeunes et vieux. L'accès n'était que de deux deniers parisis pour les étuves et de quatre pour les bains.

Ces étuves ne rappelaient que vaguement les anciens thermes dont elles dérivait, nos pères n'ayant conservé des anciens bains romains que le Caldarium (bain chaud) et le Laconicum (étude à air chaud). Leur construction était des plus rudimentaires : un rez-de-chaussée sur cave, un étage et, au-dessus, des greniers. Dans la cave on installait les fours, bâtis en briques et ciment, dont le massif traversait la voute et ne dépassait pas le niveau du sol du rez-de-chaussée ; celui-ci était divisé ordinairement en deux grandes pièces avec une antichambre commune. La salle de bain comprenait une grande piscine, à laquelle arrivaient l'eau chaude et l'eau froide à travers des conduits en bois. Quand les locaux le permettaient, on plaçait autour de la pièce des baignoires également en bois, destinées aux personnes riches ou aux malades. La salle des étuves avait la forme d'un dôme percé de trous pour laisser passage à l'air chaud. Des gradins permettaient aux baigneurs de s'exposer par degrés aux effets de la chaleur.

A Paris, la plupart des quartiers étaient pourvus d'étuves, les unes à l'usage exclusif des hommes, les autres réservées aux femmes. Ces établissements se trouvaient, d'une manière générale, sur le bord de la Seine ou près des portes de la ville, dans des impasses ou dans de petites rues peu fréquentées, et bon nombre d'entre elles durent leur nom aux étuves publiques qu'on y tenait. Notons encore que malgré l'extension que prirent les faubourgs de Paris, au delà de l'enceinte de Philippe Auguste, aucun témoignage historique, ni aucune tradition ne prouvent qu'il y ait eu des étuves établies au delà de cette enceinte : était-ce parce que la population des faubourgs ne connaissait pas un besoin que le peu d'aisance dont elle jouissait ne lui permettait pas de satisfaire ? Ou bien n'était-ce

pas plutôt à cause de l'impossibilité où l'autorité se trouvait de surveiller, au dehors de la ville, des établissements qui, par leur nature, ne pouvaient s'exploiter qu'à huis clos ? Ce qui est constant, c'est qu'il existait à Paris, sous le règne de Saint Louis, un nombre d'étuves publiques assez grand pour qu'on eût déjà réuni en un corps de métier ceux qui, sous le nom d'Estuveurs ou d'Estuviers, exploitaient ces établissements.

Le prévost de Paris, Etienne Boileau, qui exerçait sa charge sous le saint roi, nous a transmis les statuts qui régissaient les « estuveurs » et l'indication des mesures de police auxquelles ils étaient assujettis. Ces derniers formaient une véritable communauté, sous la surveillance de trois jurés, élus par les maîtres du métier. Cette surveillance était principalement exercée sur la tenue et l'ordre des maisons, afin d'y conserver autant que possible la licence et les bonnes mœurs. Il était interdit de laisser pénétrer aux étuves les femmes de mauvaise vie, les lépreux et les vagabonds. Les étuves d'hommes ne pouvaient être chauffées pour les femmes, et toutes chômaient les dimanches et jours fériés. En temps d'épidémie, les étuves étaient fermées. C'est pour ce motif qu'une ordonnance du prévost de Paris, du 16 novembre 1510, époque à laquelle régnait une maladie contagieuse, défend à tous les habitants « d'aller aux étuves qu'après Noël, à peine d'amende arbitraire ». Les mêmes défenses furent réitérées par arrêt du Parlement, du 13 décembre 1553, « à peine contre les étuvistes, de punitions corporelles ».

Parmi les personnes qui fréquentaient les étuves, les unes se bornaient à prendre un simple bain de vapeur, tandis que pour d'autres ce premier acte n'était qu'une préparation à passer dans un bain d'eau chaude. L'usage général au xiii^e et au xiv^e siècle était de se

baigner avant le repas. Le luxe de ce temps-là consistait à compléter la bonne réception que l'on faisait à ses hôtes en mettant à leur disposition un bain plus ou moins recherché. En sortant de la salle où ils l'avaient pris, ils passaient dans celle du festin. Mais tous ne pouvaient s'offrir ce luxe, et ceux qui n'étaient pas assez riches pour avoir chez eux des salles de bain se rendaient aux étuves publiques. Ces établissements devinrent ainsi des lieux de réunion et de dissémination des maladies contagieuses, causes qui, jointes à celles que nous allons étudier, devaient causer leur ruine.

*
**

L'usage des bains publics *tomba* dès le commencement du xvi^e siècle, à la veille de la *Renaissance*. En 1490, Montaigne déplorait déjà que les bains fussent tant délaissés à son époque.

« J'estime, en général, écrit-il, le baigner salubre et croy que nous encourons nos légères incommodités en notre santé, pour avoir perdu cette coutume qui estoit généralement observée au temps passé, quasi en toutes les nations et est encore en plusieurs de se laver le corps tous les jours, et je ne peux pas imaginer que nous ne vallions beaucoup moins de tenir ainsi nos membres encroutez et nos corps estoupez de crasse. »

Pourquoi les bains publics étaient-ils tombés en désuétude ? Plusieurs raisons, à vrai dire, expliquaient ce revirement dans les habitudes de propreté de nos ancêtres. On était d'abord persuadé à l'époque que les étuves et les bains étaient d'une complète inutilité. Un médecin, Louis Savot, s'explique en ces termes (1620) :

« Les estuves et les bains, écrit-il, ne sont pas néces-

saires en France, comme aux provinces où l'on y est accoutumé, et encore moins aujourd'hui, en quelque pays que ce soit, qu'anciennement. D'autant que les choses non accoutumées doivent toujours estre suspectes à notre santé, et que nous nous en pouvons plus facilement passer que les anciens, à cause du linge que nous avons, qui nous sert aujourd'hui à tenir le corps net, plus commodément que ne le pouvaient pas faire les estuves et bains aux anciens qui estoient privés de l'usage et commodité du linge. Toutefois, si pour quelque autre considération, un seigneur désire en avoir un dans sa maison, il les faut situer..., etc. »

Théophraste Renaudot considérait le bain non seulement superflu, mais très « dommageable aux hommes ». « Le bain, dit-il, doit estre pris après la digestion, et nous ne sçavons pas quand elle est faite, le corps estant purgé, ce qui n'arrive guère comme il faut ; autrement il émeut les fluxions à ceux qui sont replets et sujets à catarrhes, emplit la tête de vapeurs, est ennemy des nerfs et ligaments qu'il relasche, en sorte qu'on n'a jamais senty la goutte qu'après s'être baigné. tue le fruit dans le ventre des mères, mesme lorsqu'il est trop chaud, est contraire à ceux qui ont des dartres ou érysipèle, aux personnes grasses et replètes et généralement à tous ceux qui ne l'ont pas accoutumé. »

La plupart des *médecins* qui avaient à cœur de voir tomber les bains publics, dans lesquels leurs rivaux, les barbiers chirurgiens régnaient en maîtres, contribuèrent à répandre les plus méchants bruits, accusant les étuves en particulier d'avoir multiplié les accidents syphilitiques, et achevèrent ainsi de faire abandonner l'usage des étuves et des bains publics.

Aux docteurs de la faculté s'était joint le *clergé* catholique et huguenot qui ne cessait de s'élever con-

tre les abus dont les établissements étaient le théâtre. Dès la fin du xv^e siècle, en effet, les femmes de mauvaise vie s'étaient emparées, pour ainsi dire, des bains, éloignant celles auxquelles répugnait le voisinage de ces « meschines de prostitution » et elles jetèrent le discrédit sur les étuves qu'elles avaient transformées en asiles de débauche.

D'autre part, les *impôts* ruineux dont on avait grevé les étuvistes n'en avaient laissé qu'un fort petit nombre en état de subvenir aux frais de l'exploitation de ces établissements à une époque où la civilisation plus avancée exigeait qu'ils fussent tenus avec des soins plus recherchés. Ceux qui s'étaient maintenus par suite d'entreprises dispendieuses étaient réservés à l'usage exclusif des personnes riches et sensuelles.

Si l'on ajoute enfin à toutes ces causes le rôle de la concurrence *italienne*, qui substituait aux lavages à grande eau les pâtes, les onctions, les poudres parfumées, il est facile de comprendre pourquoi le peuple de Paris délaissait les étuves et pourquoi les bains de rivière n'avaient jamais connu autant de vogue qu'à cette époque.



Nous venons de voir le sort des bains publics pendant la Renaissance. Quel fut celui des *bains privés* à la même époque ?

Nous avons vu que dans la deuxième moitié du Moyen Age nos ancêtres se servaient de cuveaux en bois dans lesquels ils prenaient la plupart du temps des ablutions plutôt que des bains véritables, à cause des formes exigües de ces sortes de baquets. Plus tard, au temps de la Renaissance, ces cuves persistèrent chez les particuliers, et les plus fortunés d'entre eux eurent

des baigneries privées. Ces chambres à bains, disposées dans le sous-sol et lambrissées de bois, renfermaient des cuves-baignoires, des baquets pour les enfants et des bains recouverts de plomb et percés de trous. Des tentures de toile blanche garnissaient la chambre à bains, coupée par des rideaux mobiles isolant à volonté chaque baignoire, qui devenait ainsi une sorte de cabine ; à côté se trouvaient les étuves pour les sudations à vapeur et les onctions.

Malgré la décadence des bains publics, on ne cessait pas, dans un certain monde, de se livrer aux pratiques hydrothérapiques, mais avec moins d'assiduité qu'au Moyen Age. Les plus raffinés se faisaient répandre sur le corps des essences et des parfums comme au temps de la Rome antique (l'eau de roses de Damas était le parfum favori d'Isabeau de Bavière). D'autres se faisaient préparer des bains de camomille et de semences carminatives. On voit souvent à cette époque des bains aux herbes aromatiques et médicinales, et à partir des derniers Valois, le bain chaud ne fut guère employé qu'en manière de médication curative. Mme de Bagneux ne prend de bain que par ordonnance expresse de son médecin. Anne d'Autriche ne se baigne régulièrement que lorsqu'elle ressent les premières atteintes de son cancer au sein. C'est enfin de cette époque que datent les « bains de gésine », recommandés aux personnes enceintes qui veulent mener à bien leur grossesse, et nous en voyons fréquemment des gravures dans les ouvrages d'autrefois. C'est également à cette époque qu'il faudrait placer, suivant certains auteurs, les bains de sang humain auxquels auraient eu recours quelques phthisiques. Mais s'agit-il bien là de faits réels ou plutôt de calomnies dont auraient été victimes certains personnages de la noblesse ? On ne saurait trop

le dire et c'est pourquoi nous passerons intentionnellement sous silence ces procédés infâmes qu'on ne saurait faire entrer sans frémir dans le domaine de la balnéothérapie !!

*
**

Jusqu'en 1773, on se baignait donc à Paris soit dans de somptueuses baigneries, soit tout simplement à l'eau de la Seine, suivant les moyens dont on pouvait disposer, et seul neuf établissements de bains publics avaient pu résister à l'assaut combiné des impôts, de la concurrence italienne et du discrédit, mais les prix exigés n'en permettaient l'accès qu'à la minorité de la population parisienne, et encore, les bains étaient-ils, à en croire les médecins de l'époque, dépourvus de tout confort et d'une propreté douteuse.

Mais si l'on se souvient que les bains étaient regardés à cette époque plutôt comme un moyen de guérison dans certaines maladies que comme un moyen de propreté, il n'y a pas lieu de s'étonner de ce dernier détail, et l'on comprend pourquoi quelques-uns, au dire de certains médecins, descendaient dans leur baignoire « en s'armant de courage comme dans leur dernière demeure ».

Un peu plus tard, devait se manifester une réaction en faveur des bains et les échevinages y concouraient en accordant des gratifications aux entrepreneurs, mais les prix élevés demeuraient inaccessibles à toutes les bourses.

On vit alors apparaître sur la Seine, dès la belle saison, de grands *bateaux*, appelés « *toues* » sur lesquels les baigneurs pauvres se réunissaient, et qui étaient recouverts d'une grande toile à voile.

« Cette toile s'étendait en dehors du bateau et le

long de ses bords jusqu'à des pieux battus dans la rivière auxquels elle venait s'attacher. Elle formait ainsi une sorte d'appendice ou galerie extérieure, sous laquelle le fond de la Seine était sablé et dressé de telle sorte que l'on pouvait s'y baigner sans danger. »

C'était dans l'intérieur même du bateau que les baigneurs déposaient leurs vêtements et les confiaient aux soins du gardien. La faible rétribution exigée à l'entrée de ces bains en assurait le succès.

Vers 1760, un baigneur étuviste, du nom de *Poithevin*, imagina de transporter sur un grand bateau construit exprès, un établissement à peu près semblable à celui qu'il exploitait déjà sur le quai d'Orsay, et le 13 mars 1771 des lettres patentes lui permirent de mettre son projet à exécution. Le bâtiment élevé sur le bateau se composait d'un rez-de-chaussée et d'un étage. Il était divisé dans sa longueur par une galerie de cinq pieds de large, de chaque côté de laquelle se trouvaient douze ou quinze chambres, dont chacune était éclairée par une fenêtre sur la rivière. Ce bateau fut placé à demeure au-dessous du pont Royal, du côté du faubourg Saint-Germain. On n'avait établi qu'un simple rez-de-chaussée sur le deuxième bateau et celui-ci n'avait point de position fixe comme le premier. Pendant l'hiver, on le faisait stationner aussi près du pont Royal, mais depuis le commencement d'avril jusqu'à la fin septembre, il était fixé à la pointe de l'île Saint-Louis, vis-à-vis des Célestins.

L'abondance de l'eau dont il disposait permit au propriétaire d'en assurer la salubrité par le lavage fréquent de toutes les cellules et du corridor ménagé entre elles.

Une annonce publiée dans une sorte d'annuaire de médecins nous apprend que Poithevin donnait des bains simples, des douches et des « bains minéraux

tels que les médecins les ordonnent. On prend aussi chez Poithevin des bains de vapeur et des fumigations. Les pauvres y trouvent des secours gratuits ».

Le succès de cet établissement surpassa les espérances qui l'avaient fait entreprendre, et il servit de modèle à ceux que l'on construisit dans la suite.

La vogue qu'avaient acquise les bains établis sur la Seine fit encore tomber quelques-uns des établissements tenus par d'anciens baigneurs étuvistes dans le voisinage de la rivière et vers l'année 1780, on n'en comptait plus que huit ou dix à Paris.

Vers le même temps, un sieur Barthélemy Turquin obtenait l'autorisation d'établir, dans un bateau couvert, placé en avant de l'estacade de l'île Louviers, un certain nombre de baignoires qui, soutenues par un plancher solide, à une certaine profondeur dans le lit même de la rivière, avaient leurs parois percées de telle sorte que le courant pouvait les traverser. Quoique ces bains d'eau courante, auxquels on donna le nom de « Bains Chinois », n'eussent véritablement rien d'analogue aux bains chauds de Poithevin, celui-ci prétendit qu'ils avaient été établis en violation de son privilège, et sa prétention ayant été accueillie, les bains à eau courante furent supprimés par l'autorité.

Quoique les bains chauds sur bateaux fussent de plus en plus prospères, leur éloignement de certains quartiers de Paris ne permettait pas à tous les habitants d'en profiter et le besoin de former de semblables établissements plus à leur portée, se faisait vivement sentir au moment de la Révolution. La solution devait, comme nous le verrons, être résolue grâce à l'invention de la machine à vapeur qui permit d'assurer la distribution des eaux de la Seine et par suite leur utilisation dans de nouveaux établissements publics.



Jusqu'au XVIII^e siècle, on peut affirmer que la *balnéothérapie* était restée au stade où l'avaient laissée les Romains. Nous voyons bien par-ci, par-là, que Charlemagne faisait usage des eaux d'Aix-la-Chapelle, Louis XIII des bains de Forges, en Normandie, que les eaux de Plombières jouissaient alors d'une grande célébrité, que, d'autre part, les bains privés de la Renaissance prenaient une tournure « médicinale » ; néanmoins, il faut attendre l'année 1746, avec JAMES, pour constater que peu à peu la balnéothérapie devient scientifique et, par suite, présente quelque intérêt. Cet auteur, en effet, essaye le premier d'appuyer sa thérapeutique sur la physiologie, créant ainsi une véritable révolution dans l'histoire de la balnéothérapie dont il jette pour ainsi dire les bases.

Relevons dans son dictionnaire universel de médecine, publié en France à cette date, le passage suivant : « Si, dit JAMES, les « vapeurs chaudes » sont recommandables, c'est qu'elles possèdent, « dans un degré éminent, la vertu de faire sortir la sueur, d'ouvrir les vaisseaux de la peau, de relâcher celles qui sont roides et tendues et même de dissoudre les humeurs tenaces et visqueuses ».

En 1767, l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences et Arts de Bordeaux proposait un prix sur la question suivante : « Quelle est l'action des bains d'eau douce, d'eau de mer, et quelle est leur utilité ? » MARET, médecin-chirurgien de la Faculté de Médecine de Montpellier, remportait le premier prix. Il présentait la question d'une manière toute nouvelle en étudiant les effets des différentes sortes de bains sur les appareils de l'économie, nerveux, circulatoires, etc., en basant constamment ses moyens d'investiga-

tion sur la méthode expérimentale. Un grand pas venait d'être franchi dans le domaine de la médecine ; néanmoins, il faut attendre, comme nous le verrons, le xix^e siècle pour voir apparaître, avec l'étude de la chimie moderne, la systématisation des cures balnéaires et la réglementation qui leur convenait.

CHAPITRE II

LA BALNEATION PENDANT L'EPOQUE CONTEMPORAINE

En 1789, Paris comptait dix établissements de bains soit trois cents baignoires. Jamais en France on avait vu tomber si bas le souci de la propreté. La découverte de la machine à vapeur devait heureusement faire cesser une telle situation en se mettant, comme nous allons le voir, au service de l'hygiène.

Quelques années avant la Révolution, la compagnie des eaux des frères Périer avait commencé la *distribution des eaux élevées de la Seine* par les machines à vapeur de Chaillot et du Gros-Caillou. Une des principales conduites de cette distribution avait été posée le long des anciens boulevards, depuis la rue du Faubourg-Saint-Honoré jusqu'à la porte Saint-Antoine, et on avait puisé le volume d'eau nécessaire pour entretenir deux nouveaux établissements de bains publics, l'un au Waux-Hall d'été, et l'autre dans l'enclos du Temple.

A la même époque, ALBERT, profitant de ces avantages, avait créé sur la rive de la Seine, à proximité des bains Vigier, un établissement modèle dont nous avons retrouvé la description dans le journal de Paris du 6 mai 1785. « Une pompe, écrit ce journal, aspire au moyen d'un aqueduc qui se prolonge sous le quai

d'Orsay, l'eau prise au-dessus de la rue de Belle-Chasse, et à trente pieds dans la Seine, c'est-à-dire dans son courant ; cette eau parvient à un réservoir considérable divisé en deux parties, dont l'une, remplie de sable, est destinée à sa clarification, en sorte que l'eau dans laquelle on se baigne est toujours de la plus grande limpidité, tandis que lors des débordements, on est souvent forcé de suspendre l'usage des bains par cause de la quantité de limon que la rivière charrie.

« Les bains de vapeur du sieur Albert sont d'une construction beaucoup plus simple que les bains orientaux : On a sa chambre particulière, le malade est commodément assis dans une espèce de boîte à pans coupés, garnie de carreaux de faïence, où, enfermé jusqu'au col, il reçoit la vapeur et la chaleur au degré que dirige un thermomètre dont la boule est en dedans et l'échelle en dehors. Une ouverture latérale sert à pouvoir tâter le pouls du malade s'il est accompagné de son médecin. Dans tous les cas, deux personnes sont toujours auprès de lui pour lui essuyer le visage et augmenter ou diminuer à sa volonté la chaleur et la vapeur au moyen d'une manivelle. Au sortir de ce bain, le malade, essuyé avec des linges chauds et enveloppé d'un peignoir de coton, entre dans un lit baigné où, tout en entretenant la transpiration, il prend du repos.

« Ces bains peuvent aussi n'être que partiels ; les boîtes étant construites de manière à ce qu'un malade puisse n'y soumettre qu'un bras ou qu'une jambe, ou toutes deux ensemble, et cette commodité fait que les étrangers qui font grand usage de ces bains préfèrent ceux-ci à ceux de leur pays.

« Si le sieur Albert n'a rien négligé pour l'administration des bains de vapeur dont nous venons de

rendre compte, il n'a pas apporté moins de soins à rendre ses bains simples les plus commodes et les plus agréables possible. Des baignoires spacieuses sont placées dans des chambres gaies et propres dont la majeure partie jouit de la vue de la rivière et des Tuileries ; de petits parloirs, que chacun peut ouvrir de sa baignoire, donnent la facilité de se voir et de se causer à deux, trois et même quatre personnes du même sexe qui feraient la partie de se baigner ensemble ; enfin toutes les commodités imaginables se trouvent dans cette maison.

« On sait assez que différentes maladies exigent des bains composés. Il suffit pour se les procurer d'en envoyer l'ordonnance au Sieur Albert, qui veille à leur préparation ; on peut d'ailleurs, si on le désire, y envoyer à cet effet une personne de confiance. »

Et le journal ajoute :

« Nous avons vu avec plaisir que, dès l'ouverture de son établissement, le sieur Albert en avait sacrifié une portion au soulagement des pauvres. Ils sont traités avec le plus grand soin, la plus grande douceur, et cette espèce de fondation de bienfaisance n'avait point alors de modèle. L'esprit de désintéressement qui porta le sieur Albert à en donner l'exemple, l'a engagé aussi à établir des abonnements pour les bains ordinaires en faveur des personnes que leur fortune force à calculer la dépense d'un certain nombre de bains. On leur délivrera, pour un louis, douze cachets de bains, que les malades prennent alors aux jours et aux heures qui leur conviennent.

« Nous avons cru devoir insister sur ces détails parce que cet établissement mérite d'être protégé du public ; il est le premier de ce genre qui ait réuni autant d'avantages précieux et il n'en existe pas qui offre plus d'agréments, où il y ait plus d'ordre, de propreté

et dans lequel on reçoit des soins plus attentifs, chose précieuse, surtout pour les malades. »

Au milieu des événements de la Révolution, qui semblaient devoir suspendre une multitude d'entreprises industrielles, la libre concurrence vient encourager les spéculateurs et provoque la création de nouveaux établissements de bains. C'est ainsi que furent fondés, en 1799, les bains de *Tivoli*, par Jurine et Triayre, au n° 88 de la rue Saint-Lazare.

« Aux bains Tivoli se rendent les personnes « vraiment distinguées » qui vont y soigner leurs nerfs fatigués, leurs spasmes et leurs nébulosités de cerveau.

« La spécialité de la maison est le bain nuptial, spécialement destiné aux hommes à la veille de se marier et qui ne veulent pas rester au-dessous de ce qu'on attend d'eux. » C'est un bain aromatisé par des vins généreux, suivi d'une collation stimulante et enfin d'onctions diverses où se mêlent eau de Cologne, extrait de girofles et cantharides.

D'autres bains que ceux du Tivoli jouissent d'une réputation presque égale. Ce sont les bains chinois du boulevard des Italiens, « où l'on peut se procurer tous les cosmétiques importés d'Asie pour conserver la beauté » ; les bains Turcs de la rue du Temple « où les moindres ustensiles ont la forme et le genre antiques » ; les bains Montesquieu, près du Palais Royal, « réputés pour leur correction parfaite » ; les bains du Mail « où l'on peut prendre un bain nuptial comme à Tivoli, et aussi les bains de lie de vin, de bouillon de tripes », etc...

Jusqu'en 1817, on voit apparaître des établissements analogues dans tous les quartiers de Paris ; cette année-là, le captage de l'Ourcq et l'utilisation de ses eaux au service de l'hygiène devait, comme nous le verrons, faciliter leur généralisation.



Pendant ce temps-là qu'étaient devenus les bateaux de santé que nous avons laissés sur la Seine au moment de leur création ?

Nous avons vu que Poithevin avait obtenu du prévost de Paris la suppression des baignoires à eau courante que le sieur Turquin avait installées sur la Seine en violation de son privilège. En compensation de cette mesure de rigueur, Turquin devait se faire concéder, en 1787, le privilège exclusif d'établir en Seine des écoles de natation.

La première école de natation fut construite à la pointe de l'île Saint-Louis. Le Journal de Paris du 24 juin 1789 constate que « LL. AA. SS. MM. les ducs d'Orléans et de Bourbon, ayant reconnu le mérite de cet établissement, ont souscrit pour les quatre princes et leur famille. En conséquence, MM. les ducs de Chartres (plus tard Louis-Philippe), de Montpensier et de Beaujolais ont pris, le 14 mai, leur première leçon de nage ; le 23 ils ont nagé seuls dans le bassin et ils seront bientôt en état de nager en pleine rivière ».

L'abonnement pour apprendre à nager pendant l'été était fixé à la somme de quatre-vingt-seize livres et chaque leçon particulière en coûtait trois. Le blanchissage du linge était compté en plus.

Un arrêté, pris le 25 Floréal par le Bureau central de Paris, portait que « nul ne doit se baigner (dans la rivière) si ce n'est dans des bains ouverts ; il défend expressément d'en sortir nu dans cet état sur les bateaux, berges, etc... Il indique à ceux qui voudront établir des bains sur la rivière ce qu'ils devront observer ; l'une des conditions qui leur sont imposées est de ne pouvoir exiger des baigneurs plus de quinze centimes par personne dans les bains en commun et

plus de six décimes par personne dans les bains particuliers ».

Un événement funeste faillit retarder les progrès d'une industrie qui prospérait tous les jours : au cours de l'hiver 1799, le bateau de bains de Poithevin et Vigier, associés depuis peu, fut submergé par les glaces.

VIGIER conçut et exécuta tout aussitôt le projet d'un établissement sans modèle jusqu'alors composé de deux étages et contenant plus de cent cinquante baignoires, placées dans autant de cabinets ornés de glaces.

« Semblant disposer de la baguette d'Armide », cet ancien procureur, devenu industriel, éleva au sein des eaux un palais qu'il entourait d'un jardin enchanté. Où venait naguère se briser la vague écumante, des plantes balsamiques germèrent pour charmer les yeux et l'odorat du baigneur, étonné de respirer au milieu des flots les parfums des bosquets d'Italie ; plus loin, des ombrages verdoyants invitèrent le baigneur à attendre le repos nécessaire pour entrer au bain sans danger, ou à goûter en en sortant celui que la médecine ordonne pour mettre à profit ses bienfaits ».

Deux tentes étaient disposées pour recevoir, d'un côté, les hommes et, de l'autre, les femmes, avant ou après le bain. On entrait dans l'établissement par une vaste galerie ornée de colonnes peintes entre lesquelles avaient été ménagées les portes de chaque cabine. Le milieu de cette galerie était partagé par une glace transparente, au travers de laquelle la vue se portait dans toute l'étendue de l'édifice. Des rideaux protecteurs mettaient baigneurs et baigneuses à l'abri des regards indiscrets.

Le nouvel établissement, par sa situation même et sa forme, donnait l'impression d'un vaisseau de fort

tonnage qui aurait eu cent quatre-vingt-douze pieds de large et cent quarante cabines.

Vigier avait fait construire cinq bateaux analogues :

Le 1^{er} auquel on conservait le nom de « bains Poithevins » était placé sur le quai d'Orsay.

Le 2^e se trouvait immédiatement au-dessus du Pont Royal, sur la rive droite de la Seine.

Le 3^e stationnait à la pointe de l'île du Palais, contre le terre-plein du Pont Neuf.

Le 4^e, destiné spécialement aux habitants de l'île Saint-Louis et des quartiers voisins, était fixé sur la rive droite de la Seine, au-dessous du Pont Marie.

Le 5^e enfin était placé au débouché du Pont du Change, sur la rive droite de la Seine, et était spécialement affecté à l'usage des Israélites.

Ces bains devinrent l'établissement préféré de la petite bourgeoisie dont Vigier avait su flatter le goût et l'on vit étudiants, clercs de notaire et braves marchands de la rue Saint-Denis qui, par économie, avaient soin de se munir de quelques serviettes, d'un petit pain et d'une tranche de gigot.

Disons enfin qu'à la même époque on voit se multiplier les écoles de natation dont la première avait été inaugurée en 1789, mais il faut encore attendre une cinquantaine d'années pour voir apparaître leur réglementation.

*
**

Jusqu'en 1817, tous les établissements publics dont nous venons de parler, faisaient usage d'eau de Seine. Cette année-là, Paris vit pour la première fois la *distribution des eaux de l'Ourcq*, et des entreprises s'empressèrent d'exploiter de nouveaux bains alimentés par ces eaux. Ils y trouvaient en effet de grands avan-

tages, ne payant que mille francs au lieu de sept mille deux cents la fourniture quotidienne de vingt mètres cubes d'eau et cet abaissement de prix devait généraliser l'usage des bains.

La première maison de bains qui ait été entretenue par les eaux de l'Ourcq est celle de la rue Culture-Sainte-Catherine, au Marais ; elle fut établie en 1817. Par la suite elles se multiplièrent et l'on put en compter trente-sept en 1831, où l'on ne recevait que des eaux du canal de l'Ourcq ; on y entretenait onze cents baignoires.

Tandis que l'usage de ces eaux se propageait aussi rapidement pour alimenter de nouveaux bains publics, d'anciens établissements qui n'avaient été alimentés qu'avec des eaux de la Seine recevaient en supplément un volume beaucoup plus considérable des nouvelles eaux, ce qui diminuait leurs frais dans de notables proportions. C'est ainsi que les bains Turcs qui, en 1818, remplacèrent les bains de Tivoli, reçurent des eaux de la Seine et du canal de l'Ourcq.

Malgré la cherté des eaux de la Seine, le goût de propreté personnelle qui s'était développé depuis 1817 fit que l'on vit se former jusqu'en 1831 de nouveaux établissements entretenus par ces eaux seules et cette année-là Paris comptait soixante-dix-huit établissements de bains publics, soit deux mille trois cent soixante-quatorze baignoires en place.

Indépendamment de ces baignoires, auxquelles on pouvait appliquer la dénomination de baignoires fixes parce qu'elles étaient à demeure dans les établissements qui les possédaient, il fallait encore compter les baignoires mobiles, que des entrepreneurs faisaient transporter chez les particuliers qui ne pouvaient ou ne voulaient pas aller se baigner hors de chez eux.

« Ce moyen, quelque avantageux qu'il paraisse et

avec quelque emphase qu'il ait été annoncé, écrivait un auteur de 1826, ne convient ni aux gens aisés ni à ceux qui ne le sont pas. Les premiers se servent toujours de baignoires de cuivre et font chauffer l'eau dans leur appartement ; les autres se passent fort bien des baignoires de cuivre, dont le prix n'est pas toujours à leur portée. »

Quelques années plus tard, en 1835, la réglementation moderne des bains devait faire son apparition. On exigeait pour les bains chauds la séparation convenable et constante des sexes, la présence de thermomètres dans les cabines de bains et on demandait aux garçons et femmes de service de veiller à ce que les baigneurs ne s'endormissent point quand ils étaient dans l'eau.

Des ordonnances de police rappelaient également, à propos des bains froids sur la rivière, qu'il était défendu au public de se baigner dans certains endroits déterminés. Les bains ou écoles de natation autorisés devaient être entourés de planches et fermés depuis le fond de la rivière jusqu'à la surface par des perches en forme de grille pour empêcher les baigneurs de passer dehors ou sous les bateaux. Un bachot, muni de ses agrès, était continuellement attaché à chaque bain pour porter des secours en cas de besoin. Enfin, les bains n'étaient ouverts au public qu'après une visite de l'inspecteur général de la navigation et des ports assisté d'un charpentier de bateaux.

Quelques années plus tard, ces mesures devaient être complétées par un arrêté du comité d'hygiène et de salubrité fixant l'aménagement intérieur des cabines, le cubage d'air nécessaire aux étuves ainsi que la température à ne pas dépasser.

« L'unique condition essentielle de santé, écrivait, il y a quelques années, sir John SIMON, c'est la propreté. Si les autorités sanitaires locales s'inspiraient avec clairvoyance et intelligence de l'importance et des ressources que peut offrir la propreté, si elles avaient l'énergie de l'imposer résolument dans leurs districts, le nombre des décès en Angleterre serait réduit chaque année de plusieurs dizaines de mille. »

En 1850, l'attention de la France était tournée vers l'Angleterre. Nos voisins, comprenant que « la santé publique ne pouvait être officiellement protégée que par l'intervention de la collectivité », avait autorisé depuis quelques années les paroisses et les unions à emprunter les sommes nécessaires pour la création de bains et de lavoirs et à aliéner, dans ce but, les terrains qu'elles possédaient. Les « *bains économiques* » ainsi créés avaient pris un développement extraordinaire et faisaient l'admiration de l'Europe.

C'est alors que Jean-Baptiste DUMAS, éminent chimiste, conçu le projet, à la suite d'une épidémie de choléra, de doter les grandes villes et spécialement les cités industrielles de bains populaires. La Commission nommée par le Ministre ayant terminé ses travaux, J.-B. DUMAS présenta à l'Assemblée nationale un projet de loi ayant pour objet d'encourager les communes à créer des bains et lavoirs publics.

Après une vive discussion, l'Assemblée nationale se décida à voter un crédit de six cent mille francs, destiné à venir en aide aux communes pour la création de bains et lavoirs à prix réduits, sur le modèle de ceux qui existaient en Angleterre. Quelques villes essayèrent de réaliser les projets de l'Assemblée nationale, mais avec peu de succès. En 1853, l'Empereur créait une cafareille (près du Temple), un modèle de bains et lavoirs semblables aux lavoirs anglais, mais

cette tentative échoua complètement. Bien qu'elle n'ait jamais été expressément abrogée, en fait la loi ne fut jamais exécutée, et le crédit affecté à la création de bains populaires disparut complètement du budget en 1861.

Les municipalités, heureusement, ne suivirent pas l'exemple de l'Etat et l'on vit s'ouvrir à Paris trois *piscines* municipales dont l'une d'elles, celle de la rue Blomet, fut déclarée d'utilité publique le 28 mai 1900.

Disons pour terminer que deux ans auparavant, le premier établissement de *bains-douches scolaires* avait été établi à l'école maternelle de Cauderon, commune de la banlieue de Bordeaux; d'autres écoles maternelles et primaires de la Gironde et des Basses-Pyrénées devaient suivre cet exemple, mais non pas toutes comme l'auraient voulu les hygiénistes qui, dans un congrès international d'hygiène scolaire, devaient déplorer le fait et émettre le vœu qu'à l'avenir toutes les écoles à construire fussent pourvues de bains-douches, comme d'un matériel scolaire obligatoire (1910).

A l'heure actuelle, quelle est la statistique des bains délivrés à Paris ? On ne saurait l'établir, même approximativement. Qu'il nous suffise de savoir qu'avant la guerre Paris renfermait quinze établissements publics dont quinze flottants, que depuis 1919, les installations privées se sont multipliées dans chaque immeuble en construction et l'on pourra facilement déduire les progrès réalisés dans ce domaine depuis la Révolution où jamais le souci de la propreté n'était tombé si bas dans la capitale de la France.



Nous avons assisté précédemment à l'évolution

scientifique de la *balnéothérapie* au cours du XVIII^e siècle. Il faut encore attendre une cinquantaine d'années pour voir s'installer en France les cures balnéaires systématiques, les analyses d'eaux minérales, l'explication physiologique de leurs effets, l'institution de véritables stations pour la cure et leur réglementation. Dans la première moitié du XIX^e siècle, Louis-Joseph-Désiré FLEURY et surtout Vincent PRIESSNITZ devaient faire sur l'hydrothérapie une série de travaux extrêmement importants et ce dernier fondait en Silésie un établissement de thérapeutique balnéaire qui peut être considéré comme un modèle.

Indiquons pour terminer le merveilleux essort des bains de mer dont l'origine remonte aux temps les plus lointains puisque les Romains les recommandaient contre la tuberculose. On a obtenu ces temps derniers d'importants succès et l'on peut dire qu'au cours de ces vingt dernières années particulièrement, la Thalasso-thérapie, tant sous forme de *bains de mer*, que sous forme de séjours sur les plages et de croisières, s'est répandue de plus en plus et a compté des succès de plus en plus étendus. Maintenant, sur toutes les plages du monde, c'est par dizaine de mille que l'on compte les baigneurs et nulle cure peut-être n'est plus populaire.

CONCLUSIONS

I. — La pratique du bain était en vigueur chez les premiers peuples et les Hébreux, sous la direction de Moïse, en firent une cérémonie importante de leur culte.

II. — Les Grecs eurent recours de très bonne heure aux bains froids, ainsi qu'en témoigne Homère dans l'*Odyssée*. Ce n'est que très tard, vers le v^e siècle, que l'on vit s'installer en Grèce les premières étuves et à peu près à la même époque les gymnases où la balnéation se trouvait étroitement unie à l'éducation physique. Hippocrate, enfin, indique dans son traité du régime des maladies aiguës, les bienfaits que certains malades peuvent retirer des bains.

III. — Les Romains imitèrent les Grecs et à l'exemple des gymnases créèrent les thermes. Poussant à un degré de perfectionnement inouï l'art du bain, ils en firent par absence de discipline un instrument de leur décadence.

IV. — La période gallo-romaine voit s'édifier les premières stations balnéaires.

V. — Les bains romains, combattus par l'Eglise, s'effondrent au moment des Croisades, où des étuves publiques imitées des bains orientaux les remplacent. De courte durée, la Renaissance assiste à leur ruine.

Mais la balnéation se relève par la création des « bains de santé » sur la Seine.

VI. — Au milieu des événements de la Révolution, la distribution des eaux de la Seine, puis de l'Ourcq à l'intérieur de Paris permet la généralisation des établissements publics, quelques années plus tard des bains populaires et enfin l'avènement des piscines.

La période contemporaine sera surtout marquée par le merveilleux essor des bains de mer.

Vu :

LE DOYEN,
ROUSSY.

Vu :

LE PRÉSIDENT DE LA THÈSE
TANON.

Vu et permis d'imprimer

LE RECTEUR DE L'ACADÉMIE DE PARIS,
S. CHARLETY.

BIBLIOGRAPHIE

- DAREMBERG. — Œuvres choisies d'Hippocrate.
- DACIER (Mme). — Homère : L'Odyssée.
- TRAWINSKI. — La Vie Antique : La Grèce.
- PANAYOTATOU. — L'Hygiène chez les Anciens Grecs.
- BARDON. — Costumes des Anciens Peuples.
- MARCELLIN. — Etudes Médicales sur l'Ancienne Rome (traduction ROUYER).
- DEZOBRY. — Rome au siècle d'Auguste.
- NISARD. — Celse, Vitruve, Censorin (œuvres complètes).
Quintilien et Pline le Jeune (œuvres complètes avec la traduction).
- DAREMBERG et SAGLIO. — Dictionnaire des antiquités grecques et romaines.
- MARQUARDT. — Vie privée des Romains (traduction HENRY).
Histoire Romaine de Dion Cassius.
- NISARD. — Œuvres complètes de Sénèque le philosophe.
- BUSSEMAKER et DAREMBERG. — Œuvres d'Oribasse.
- CAUMONT (DE). — Abécédaire ou rudiment d'Archéologie (ère gallo-romaine).
- GREPPO. — Etudes Archéologiques sur les eaux thermales ou minérales de la Gaule à l'époque romaine.
- RODET. — Culte des sources thermales à l'époque Gallo-Romaine.
- MARTIN-BOUQUET (Dom). — Recueil des Historiens des Gaules et de la France.
- MÉNARD. — Vie privée des anciens.
- NÉGRIER (P.). — Les bains à travers les Ages.
- TARTIVEL. — Histoire des bains simples et médicamenteux.
- SAINT-HILAIRE (Barthélemy). — Les problèmes d'Aristote.

GRANDSAGUE (Ajasson de). — Pline l'Ancien — Histoire Naturelle.

HELYOT. — Histoire des Ordres Religieux.

GAUTIER. — La Chevalerie.

DUPOUY. — Le Moyen Age Médical.

BOISSONADE. — Le Travail dans l'Europe chrétienne au Moyen Age.

HEFELE. — Histoire des Conciles.

MANSI. — Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio.

MARTIGNY. — Dictionnaire des Antiquités chrétiennes.

BÉDOLLIÈRE (LA). — Mœurs et vie privée des Français.

SAINT-FOIX. — Essais sur Paris.

LECOY DE LA MARCHE. — La Société au ^{xiii}^e siècle.

JUBINAL. — Extraits de contes, dicts, fabliaux des ^{xiii}^e, ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles.

LE PILEUR. — La prostitution du ^{xiii}^e au ^{xviii}^e siècle.

DELAURE. — Nouvelle description des curiosités de Paris.

SAUVAL. — Antiquités de Paris.

CUISIN. — Les Bains de Paris.

GIRARD. — Les Bains publics à Paris.

BOURGEOIS d'ORVANNE. — Bains et lavoirs publics.

LEFEUVE. — Histoire des Maisons de Paris.

LE BEUF. — Histoire du Diocèse de Paris.

SAINT-URSIN (DE). — L'Ami des Femmes, ou Lettres d'un Médecin.

POIX DE FRÉMINVILLE (DE LA). — Dictionnaire ou traité de la Police générale.

ELOIN, TRÉBUCHET et LABAT. — Nouveau Dictionnaire de Police.

DELAMARE, COT (Jean et Pierre). — Traité de la Police.

HURTAULT et MAGNY. — Dictionnaire historique de Paris.

JOUBERT. — Dictionnaire raisonné universel des Arts et Métiers.

DECHAMBRE. — Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales.

LÉVY. — Encyclopédie d'hygiène et de médecine publiques.

JAMES. — Dictionnaire universel de médecine. (Traduction DIDEROT).

CASTIGLIONI. — Histoire de la Médecine.

WEYL. — Histoire de l'Hygiène sociale.

ARNOULD. — Nouveaux Eléments d'Hygiène.

TARDIEU. — Dictionnaire d'Hygiène publique.

PERIODIQUES

Annales d'Hygiène publique, 1832.

France Médicale, 1902, N^{os} 6, 9, 11, 12, 13, 15.

Bulletin de l'Institut Archéologique Liégeois, 1885.

Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie.

Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest, 1878.

Union Médicale, 1885 et 1853.

Bulletin de la Société d'Anthropologie, 1901.

Gazette des Tribunaux, 1785.

Société de Médecine publique et d'Hygiène professionnelle,
1877.

Correspondant Médical, 1907.

Journal de Paris, N^o 129. Dimanche 9 mai 1790. — N^o 204.

Lundi 23 juillet 1787.

THESES :

BAUMANN. — Les Bains populaires. Paris, 1892.

FARGIER. — De l'usage du bain chaud chez les anciens. Bordeaux, 1898.

STROUZER-WAULF. — Les Piscines et la santé publique. Paris, 1930.

DELARRAS. — Eaux minérales de l'Allier (période gallo-romaine). Paris, 1906.

CORNUEL. — Dissertation sur les effets thérapeutiques de l'eau douce appliquée à la surface du corps. Paris, 1819.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	13
<i>Première partie. — LA BALNÉATION DANS L'ANTIQUITÉ.</i>	
Chapitre premier. — Les peuples anciens.....	17
Chapitre II. — Les Grecs.....	25
Chapitre III. — Les Romains.....	35
<i>Deuxième partie. — LA BALNÉATION EN FRANCE.</i>	
Chapitre premier. — La Balnéation sous l'ancien régime	53
Chapitre II. — La Balnéation pendant l'époque contemporaine	71
CONCLUSIONS	83
BIBLIOGRAPHIE	85

